LE COURRIER DE L'OUEST

VOL. I — EDMONTON, ALBERTA, JEUDI, 29 MARS 1906 — No. 25

A Travers le Monde

RUSSI et JAPON

Monsieur Motono, qui représentait avec distinction, depuis plusieurs années, le gouvernement Japonais à Paris, vient d'être nommé ambassadeur auprès du gouvernement du Tsar. A la veille de son départ, il a bien voulu accepter d'être l'hôte de la société Franco-Japonaise. Cette association réunit un grand nombre de Français s'intéressant au pays du Soleil Levant et les membres de la Colonie Japonaise à Paris. Elle s'efforce de développer entre les deux peuples les rapports d'amitié et d'entente. Monsieur Motono a prononcé une allocution charmante dans laquelle il a dit notamment : " Au moment de quitter ce beau pays de France avec mes sincères regrets, la seule consolation qui me reste est de penser que je vais dans un pays ami et allié de la France. Vous pouvez être assurés, messieurs, que je n'épargnerai aucun effort pour rétablir entre mon pays et la Russie, des relations solides et franchement cordiales, qui deviendront, je l'espère du moins, la sauvegarde de la Paix en extrême-Orient.

Et maintenant, Messieurs, je vous demande la permission de lever mon verre à une entente cordiale entre le Japon et la France. "

Ces paroles sont très caractéristiques et précisent le but très noble de la difficile mission que M. Motono va remplir à Petersbourg.

Cette politique digne et large honore le gouvernement qui la conçoit et l'homme qui est chargé de l'appliquer.

Les relations entre les vainqueurs et vaincus d'hier seront d'autant plus faciles à améliorer que le Japon s'est montré magnanime et n'a pas tiré de ses victoires tout le profit matériel qu'il avait, par la loi du plus fort, le droit de réclamer. Ses plénipotentiaires ont tout fait pour ne pas imposer une humiliation à la Russie. Nul doute que celle-ci ne se montre reconnaissante et qu'elle consente à vivre amicalement avec l'empire du Soleil Levant.

MAROC

Pendant que les diplomates peinent sur les dossiers marocains, sans grand résultat appréciable d'ailleur, pendant qu'ils essayent de s'entendre pour sauvegarder l'intégrité du Sultan, celui-ci se voit lentement, mais surement, dépossédé de son empire par le Prétendant.

Il ne se passe pas de jour sans que les troupes régulières du Sultan ne soient battues et ne doivent reculer devant l'armée du Prétendant. Hier encore, ce dernier n'avait pas de port, il était obligé de faire débarquer ses armes et ammunitions au hasard, sur la côte, et le débarquement était souvent gêné par l'inclémence du temps. Avec raison, le Prétendant a jugé qu'il valait beaucoup mieux avoir un port d'où l'on ferait un traffic régulier et il s'est emparé de Mar-Chica.

A cette nouvelle, grand émoi à la cour du Sultan, qui, ce jour-là, oublia sa quotidienne visite au sérail.

Le conseil des ministres assemblés décida l'envoi de l'unique navire de guerre pour bombarder le port et s'en emparer par un débarquement.

Le *Turki*, battant pavillon de guerre, se dirigea vers Mar-Chica. Il ouvrit le feu à huit heures du matin. Connaissant fort bien le point d'où tiraient les quelques pièces d'artillerie du Prétendant, le navire tira à une distance de 5,000 mètres environ, et avec une si grande justesse que son premier obus fusant éclatait juste audessus de la tranchée, commandée par le Français Delbret et occopée par ses artilleurs, les couvrant tous de mitraille, mais ne blessant personne.

Aussitôt Delbret répondit par le feu de ses coups de canons obligeant le *Turki* à prendre le large.

Mar-Chica ayant reçu la consécration du feu devenait le port officiel du Prétendant qui, aussitôt, en a avisé ses fournisseurs en armes et ammunitions.

Ceux-ci sont très nombreux et appartiennent à toutes les nations, comme, d'ailleurs, la majeure partie des officiers du Maghri, aventuriers de tous pays.

Lorsque le Pétendant sera maître du Maroc, qu'il aura chassé le Sultan et ses parasites, voudra-t-il permettre à qui que ce soit de mettre le nez dans ses affaires ? C'est douteux.

Et voilà pourquoi les côtés tragiques et vaudevillesques voisinent à la conférence.

Incident Turco-Egyptien.

Un incident assez grave s'est produit à la frontière Turco-Egyptienne. La Turquie avait, depuis quelque temps envoyé des troupes aux environs d'Akaba et se disposait à bâtir des casernes, lorsque le gouvernement Redivial contesta la propriété du sol qui, selon lui, doit appartenir à l'Egypte.

Une commission mixte vient d'être envoyée sur les lieux pour expertiser et régler le différent. On avait tout lieu de croire que la Turquie attendrait au moins les décisions de cette commission, cependant il n'en est rien.

En effet la Sublime Porte a notifier l'ambassadeur d'Angleterre de sa décision catégorique de ne pas retirer les troupes turques échelonnées aux environs d'Akaba et de ne pas renoncer à la construction de casernes sur les points contestés par l'Egypte. La commission mixte qui est en route devant, selon les affirmations de la Sublime Porte, admettre que le territoire revendiqué par l'Egypte fait partie intégrante de la province de Syrie.

Edouard VII en France

Le roi d'Angleterre effectue un voyage en France mais, tenant à garder l'incognito, il a pris le titre le titre de duc de Lanscaster.

Edouard VII se propose d'aller à Paris pour les fêtes du cinquantenaire du Golf Club et d'autre part on a la conviction, sinon la certitude, que le roi d'Espagne viendra à Biarritz pour rendre visite au roi d'Angleterre.

Vingt chambres sont retenues au Palace Hotel, ancienne résidence de l'Impératrice Eugénie. La voiture automobile du roi d'Angleterre est arrivée à Bordeaux et conduite à Biarritz par les deux chauffeurs ordinaires de Sa Majesté.

ALGESIRAS

On entrevoit la possibilité d'un accord sur la question de la Banque. La grosse difficulté de la police elle-même, paraît arrangée.

Il faut pourtant se garder d'un excès d'optimisme prématuré. La diplomatie allemande joue très serré. Elle se sert avec une remarquable habilité de tous ses atouts, variant ses coups, ne se découvrant jamais. Nous trouvons un exemple frappant de cette tactique dans la répartition du capital de fondation de la banque marocaine. L'Allemagne paraît décidée à reconnaître dans une certaine mesure le droit de préférence que possène le consortium des banques françaises en vertu du contrat d'emprunt marocain du 12 juin 1904. Mais elle n'accorde pas cette satisfaction à la France, elle s'incline devant la souveraintė du Sultan. Il se trouve par hasard, que le projet de banque marocaine reconnaît en principe le privilège des banques françaises. Remarquez d'ailleurs que la concession sera purement platonique. Si l'on accorde deux ou trois parts aux banques françaises, on en donnera plusieurs au Maroc et l'équilibre sera rétabli. De toute manière, le caractère international de l'établissement sera sauvegardé.

Par une coïncidence étrange et qui, probablement ne se démentira pas durant toute la durée de la conférence, les agents marocains savent admirablement tous les desseins de l'Allemagne. Dans la question de la police, on s'attend à voir le Maroc fournir un projet de contrôle qui préparera la conclusion en ouvrant la voie aux concessions mutuelles, s'il est possible d'en faire.

La France est arrivé à la limite des sacrifices en acceptant une police franco-espagnole, orgarnisée dans quelques ports seulement et placée sous un contrôle international. M. Revoil n'a fait que confirmer les propositions dans la note qu'il a remise il y a quelques jours à M. de Radowitz.

Cette note est interprêtée favorablement à Berlin. Un communiqué officieux laisse entendre que l'organisation du contrôle international pourrait fournir les éléments d'une entente. Nous verrions avec plaisir la réalisation de cet espoir, surtout si, comme le dit le communiqué, reprenant des paroles de M. de Bülovi l'accord ne laissait " ni vainqueur, ni vaincu."

Il ne faut pàs se dissimuler pourtant que cet état d'équilibre parfait serait très difficile à réaliser et encore plus à apprécier.

Où trouver l'arbitre impérial ?

Malgré cette note d'optimisme la conférence est suspendue, elle est arrivée à son point culminant, il faut que l'un des deux pays cèdent, l'un et l'autre sont arrivés aux limites qu'ils s'étaient fixés.

FRANCE et ANGLETERRE

L'Entente Cordiale

Pendant qu'à Algésiras les diplomates Franco-Anglais marchent la main dans la main, les manifestations d'amitié se continuent entre les deux grandes puissances.

Les délégués de l'Alliance littéraire, scientifique et artistique franco-britannique, parmi lesquels on comptait un certain nombre de femmes, ont été reçus, il y a quelques jours, à l'hôtel de ville de Paris par le bureau du conseil municipal et par les représentants du préfet de la Seine et du préfet de police.

En compagnie de MM. Rebeillard et Henri Rousselle, vice-président du conseil municipal, et de M. Autrand, secrétaire général, les visiteurs ont parcouru les salons, puis se sont réunis dans le cabinet de M. Brousse, président du conseil municipal, qui leur a souhaité la Bienvenue.

" J'ai, a-t-il dit, le plaisir et l'honneur à la fois de vous saluer au nom du conseil municipal, dans cet Hôtel de ville qui n'est plus pour vos compatriotes un monument étranger, mais un lieu ami dont ils connaissent le chemin et qui doit leur devenir familier."

Ainsi se réalise le désir d'un de nos grands journaux : " *Quand les Français se sentiront chez eux en Angleterre*

(Suite à la 2ième page).

A Travers le Monde

(Suite de la 1ière page).

et quand les Anglais se sentiront chez eux en France, l'ère de l'entente aura triomphé." Eh bien, ces temps sont révolus, et il faut seulement chercher les moyens matériels de multiplier nos visites amicales.

La similitude, depuis l'époque quaternaire, de la faune et de la flore de la France et de l'Angleterre méridionale, démontre qu'il a existé entre nos deux pays une jonction continentale qui permettait aux habitants des voyages à pied sec. Ces voyageurs n'étaient pas des savants commes nous, pas même des conseillers municipaux comme nous. Depuis ces temps préhistoriques, la Manche nous sépare, mais la science nous unit et, par elle, on peut rétablir des liens matériels pardessus ou pardessous le détroit.

Mais il y a un lien, messieurs, auquel vous travaillez et qui mérite toutes nos sympathies : c'est la propagation des langues et des œuvres littéraires des deux pays. Pour être intellectuel, ce lien n'en est pas moins le plus solide.

Notre amitié est forte maintenant et, nos languages étants différents, nous nous comprenons difficilement. Combien cette entente serait plus solide si, nous entendant mieux, nous pouvions nous mieux connaître." Mlle Irma Dreyfus, au nom des délégués, a vivement remercié le président du Conseil Municipal, puis les assistants ont vu à la prospérité et aux succès des efforts de l'Alliance Scientifique franco-britanique.

M. Autrand, secrétaire-général de la préfecture de la Seine, au nom du préfet de la Seine, s'associe aux paroles du Président. "Nous vous saluons, dit-il, comme de nouveaux et gracieux messagers de l'amitié britannique, aux cœurs élevés, aux mains tendues vers Paris et vers la France."

L'IMPERIALISME AMERICAIN.

Le Protectorat de Saint-Domingue

Le correspondant de la *Tribune*, à Washington, annonce, de bonne source, qu'un projet a été élaboré aux termes duquel le quasi-protectorat des Etats-Unis sur Saint-Domingue continuera jusqu'à ce que la dette extérieure soit liquidée.

Il serait même question d'établir à Saint-Domingue un régime de protection analogue à celui de Cuba.

Le silence est le linceul du passé ; il est quelquefois impie, souvent dangerenx de la soulver. LAMARTINE.

Le G. T. P.

Les constructeurs, Cash Bros, de Lacombe, viennent d'obtenir le contrat pour la construction d'un bout de chemin du G. T. P.

Ils commenceront incessamment les travaux à 110 milles à l'Est de Lacombe.

L'Affluence des Immigrants.

Quoique la saison ne vienne que de commencer, l'affluence des nouveaux colons est déjà considérable. Il n'en arrive pas moins de deux cents chaque jour.

Sur les trains qui viennent du sud et de l'Est on dit que c'est très difficile d'avoir des places, comme disent les Anglais c'est une question de *standing room.*

Pour les Immigrants.

Les échevins Smith et Manson, qui avaient été chargés de trouver une bâtiese pour l'accommodation des immigrants. qui ne peuvent trouver de place dans nos hôtelleries, ou de logement ailleurs, ont fait rapport que la meilleure, et à peu près la seule bâtisse que peut être employée est la bâtisse sur le terrain d'exposition. Ils ont, en conséquence, fait l'offre de cette bâtisse au gouvernement, par l'entremise de l'agent d'immigration Sutter, à condition que département de l'Intérieur payent les frais encourus pour rendre la maison propre à l'usage auquel on la destine.'

Le gouvernement ayant accepté l'offre et autorisé M. Sutter à faire faire les améliorations nécessaires, la bâtisse a de suite été nettoyée et meublée, et dès samedi soir pouvait recevoir les immigrants.

Un Million d'Immigrants Américains.

M. S. W. Hays, un des plus grands commerçants d'animaux de Chicago, Ill., un homme considérable, a déclaré l'autre jour qu'il est absolument convaincu que le nombre d'Américains qui émigreront pendant le cours de l'année atteindra certainement le million, s'il ne le dépasse pas.

La grosse majorité de ces immigrants se dirigeront vers Alberta.

Dans Lethbridge.

Le candidat choisi par la convention libérale de Lethbridge est M. W. C. Simmons. Il y avait une centaine de délégués à cette convention.

Les conservateurs ont eu leur convention aussi et M. A. E. Kepper a été choisi pour être le porte-drapeau du parti.

L'élection aura lieu le 12 avril.

AVIS DE VENTE

Nous recevons du bureau des terres, avec prière de l'insérer la note suivante:

Il sera procédé le 31 mars prochain à la vente aux enchères et au plus offrant des terrains ci-après désignés :

Le quart S. E., section 19 et

Le quart N. O.,S. O., et S. E.,section 20.du township 54, rang 23, ouest du quatrième méridien.

Ces terres formaient autrefois la réserve de la Police au Fort Saskatchewan.

La vente aura lieu en même temps que la vente des terre d'école.

La mise à prix est de $10 l'âcre.

26

Feuilleton du " Courrier de l'Ouest "

LE BOSSU

—OU—

LE PETIT PARISIEN

(Suite)

On n'entendait que des chiffres qui allaient se croisant et rebondissant de l'un à l'autre : "Cent louis ! cinquante! deux cents !", quelques jurons de mauvais joueurs, et le rire involontaire des gagnants. Toutes les figures, bien entendu, étaient découvertes autour de la table. Dans les avenues, au contraire, beaucoup de masques et beaucoup de dominos allaient causant. Des laquais, en livrée de fantaisie et pour la plupart masqués pour ne pas dénoncer l'incognito de leurs maîtres se tenaient de l'autre côté du petit perron du régent.

—Gagnez-vous, Chaverny ? demanda un petit domino bleu qui vint mettre sa tête encapuchonnée à l'ouverture de la tente.

Chaverny jetait le fond de sa bourse sur la table.

– Cidalise, s'écria Gironne, à notre secours, nymphe des forêts vierges.

Un autre domino parût derrière le premier.

—Ce n'est pas une personnalité, Desbois, ma mignonne, lui fut-il répondu ; il s'agit de forêts.

—A la bonne heure, fit Mlle Desbois-Duplant, qui entra.

Cidalise donna sa bourse à Gironne. Un des vieux gentilshommes assis à la table de reversis fit un geste de dégoût.

—De notre temps, M. de Barbanchois, dit-il à son voisin, cela se faisait autrement.

—Tout est gâté, M. de la Hunaudaye, répondit le voisin ; tout est perverti.

—Rapetissé, M. de Barbanchois.

—Abâtardi, M. de la Hunaudaye.

—Travesti.

—Galvaudé.

—Sali.

Et, tous deux en chœur, avec un grand soupir :

—Où allons-nous, baron ? où allons-nous ?

M. le baron de Barbanchois poursuivit, en prenant un des boutons d'agate qui décoraient l'antique pourpoint de M. le baron de la Hunaudaye :

—Qui sont ces gens, monsieur le baron ?

—Monsieur le baron, je vous le demande ?

Tiens-tu, Taranne ? criait en ce moment Mantaubert ; cinquante.

—Taranne ? grommela M. de Barbanchois. Ce n'est pas un homme, c'est une rue.

—Tiens-tu, Aldret ?

—Cela s'appelle, fit M. de la Hunaudaye, comme la mère de Henri le Grand. Où pêchent-ils leurs noms ?

—Où Bichon, l'épagneul de madame la baronne, a-t-il pêché le sien ? répliqua M. de Barbanchois en ouvrant sa tabatière.

Cidalise, qui passait, y fourra effrontément ses deux doigts ; M. le baron resta bouche béante.

– Il est bon, dit la fille d'Opéra.

—Madame, repartit gravement le baron de Barbanchois, je n'aime point mêler. Veuillez accepter la boîte.

Cidalise ne se formalisa point. Elle prit la boîte et toucha d'un geste caressant le vieux menton du gentilhomme indigné. Puis elle fit une pirouette et s'éloigna.

—Où allons-nous ? repéta M. de Barbanchois, qui suffoquait. Que dirait le feu roi s'il voyait de pareilles choses?

Au lansquenet ;

—Perdu, Chaverny, encore perdu.

—C'est égal, j'ai ma terre de Chaneilles. Je tiens tout.

—Son père était un digne soldat, dit le baron de Barbanchois. A qui appartient-il ?

—A M. le prince de Gonzague.

—Dieu nous garde des Italiens.

—Les Allemands valent-ils mieux, monsieur le baron ? Un comte de Horn roué en grève pour assassinat.

—Un parent de Son Altesse ; où allons-nous ?

—Je vous dis, monsieur le baron, qu'on finira par s'égorger en plein midi dans les rues.

—Eh ! monsieur le baron, c'est déjà commencé. N'avez-vous point lu les nouvelles ? Hier une femme assassinée près du Temple, la Lauvet, une agioteuse.

—Ce matin, un commis du trésor de la guerre, le sieur Sandrier, retiré de la Seine au pont Notre-Dame.

—Pour avoir parlé trop haut de cet Ecossais maudit, prononça tout bas M. de Barbanchois.

—Chut ! fit M. de la Hunaudaye ; c'est le onzième depuis huit jours.

—Oriol, Oriol, à la rescousse ! crièrent en ce moment les joueurs.

Le gros petit traitant parut à l'entrée de la tente. Il avait le masque ; et son costume, d'une richesse grotesque, lui avait fait dans le bal un haut succès de rire :

—C'est étonnant, dit-il, tout le monde me connait.

—Il n'y a pas deux Ooriol, s'écria Mavailles.

—Ces dames trouve que c'est assez d'un, dit Nocé.

—Jaloux ! s'écria-t-on de toutes parts en riant.

Oriol demanda :

—Messieurs, n'avez-vous point vu Nivelle ?

—Dire que ce pauvre ami, déclama Gironne, sollicite en vain depuis huit mois la place de financier bafoué et dévoré auprès de notre chère Nivelle.

—Jaloux ! dit-on encore.

—As-tu vu d'Hozier. Oriol ?

—As-tu tes parchemins ?

—Oriol, sais-tu le nom de l'aïeul que tu vas envoyer aux croisades ?

Et les rires d'éclater.

M. de Barbanchois joignait les mains ; M. de la Hunaudaye disait :

—Ce sont des gentilshommes, monsieur le baron, qui raillent ces saintes choses.

—Où allons-nous, Seigneur, où allons-nous ?

—Peyrolles, dit le petit traitant qui s'approcha de la table, je vous fais les cinquante louis puisque c'est vous ; mais relevez vos manchettes.

—Plait-il ? fit le factotum de M. de M. de Gonzague, je ne plaisante qu'avec mes égaux, mon petit monsieur.

Chaverny regarda les laquais derrière le perron du règent.

—Parbleu ! murmura-t-il, ces coquins ont l'air de s'ennuyer là-bas. Va les chercher, Taranne, pour que cet honnête M. de Peyrolles ait un peu avec qui plaisanter.

Le factotum n'entendit point cette fois. Il ne se fâchait qu'à bonnes enseignes. Il se contenta de gagner les cinquante louis d'Oriol.

—Et du papier ; disait le vieux Barbanchois, toujours du papier.

—On nous paye nos pensions en papier, baron.

—Et nos fermages. Que représente ces chiffons ?

—L'argent s'en va.

—L'or aussi. Voulez-vous que je vous dise, baron, nous marchons à une catastrophe.

—Monsieur mon ami, repartit la Hunaudaye en serrant furtivement la main de Barbanchois, nous y marchons ; c'est l'avis de madame la baronne.

Parmi les clameurs, les rires et les quolibets croisés, la voix d'Oriol s'éleva de nouveau.

—Connaissez-vous la nouvelle, demanda-t-il, la grande nouvelle ?

—Non, voyons la grande nouvelle.

—Je vous la donne en mille, Mais vous ne devineriez pas.

—M. Law s'est fait catholique ?

—Mme de Berri boit de l'eau ?

—M. du Maine a fait demander une invitation au régent ?

Et cent autres impossibilités.

—Vous n'y êtes pas, dit Oriol, vous n'y êtes pas, très-chers, vous n'y serez jamais. Mme la princesse de Gonzague, la veuve inconsolable de M. de Nevers, Artémise vouée au deuil éternel...,

A ce nom de Mme la princesse de Gonzague, tous les vieux gentilshommes avaient dressé l'oreille.

—Eh bien, reprit Oriol, Artémise a fini de boire la cendre de Mausole. Mme la princesse de Gonzague est au bal.

On se récria ; c'était chose incroyable.

—Je l'ai vu, affirma le petit traitant, de mes yeux vue, assise auprès de la princesse palatine. Mais j'ai vu quelque chose de plus extraordinaire encore.

—Quoi donc ? demanda-t-on de toute part.

Oriol se rengorgea. Il tenait le dé.

—J'ai vu, reprit-il, et pourtant je n'avais pas la berlue, et j'étais bien éveillé, j'ai vu M. de Gonzague refusé à la porte du régent.

On fit silence. Cela intéressait tout le monde. Tout ce qui entourait cette table de lansquenet attendait sa fortune de Gonzague.

—Qu'y a-t-il d'étonnant à cela ? demanda Peyrolles. Les affaires de l'Etat...

– A cette heure, Son Altesse Royale ne s'occupe point des affaires de l'Etat.

—Cependant si un ambassadeur...

—Son Altesse Royale n'était point avec un ambassadeur.

—Si quelques caprice nouveau...

—Son Altesse Royale n'était pas avec une dame,

C'était Oriol qui faisait ces réponses nettes et catégoriques. La curiosité générale grandissait.

– Mais avec qui donc était Son Altesse Royale ?

—On se le demandait, repartit le petit traitant ; M. de Gonzague luimême s'en informait avec beaucoup de mauvaise humeur.

—Et que lui répondait les valets ? interrogea Navailles.

—Mystère, messieurs, mystère. M. le régent est triste depuis certaine missive qu'il reçut d'Espagne. M. le régent a donné ordre aujourd'hui d'introduire par la petite porte de la cour des Fontaines un personnage qu'aucun de ses valets ordinaires n'a vu, sauf Blondeau, qui a cru entrevoir dans le second cabinet un petit homme tout noir de la tête aux pieds, un bossu.

—Un bossu, répéta-t-on à la ronde : il en pleut, des bossus.

—Son Altesse Royale s'est enfermée avec lui. Et Lafare et Brissac, et la duchesse de Phalaris elle-même ont trouvé porte close.

Il y eut un silence. Par l'ouverture de la tente, on pouvait apercevoir les fenêtres éclairées du cabinet de Son Altesse. Oriol regarda de ce côté par hasard.

—Tenez ! tenez ! s'écria-t-il en étendant la main ; ils sont encore ensemble.

Tous les yeux se tournèrent à la fois vers les fenêtres du pavillon. Sur les rideaux blancs, la silhouette de Philippe d'Orléans se détachait ; il marchait. Une autre ombre indécise, placée du côté de la lumière semblait l'accompagner. Ce fut l'affaire d'un instant : les deux ombres avaient dépassé la fenêtre. Quand elles révinrent elles avaient changé de place en tournant. La silhouette du régent était vague, tandis que celle de son mystérieux compagnon se dessinait avec netteté sur le rideau ; quelque chose de difforme : une grosse bosse sur un petit corps, et de longs bras qui gesticulaient avec vivacité.

II

ENTRETIEN PARTICULIER

La silhouette de Philippe d'Orléans et celle de son bossu ne se montrèrent plus aux rideaux du cabinet. Le prince venait de se rasseoir ; le bossu restait debout devant lui, dans une attitude respectueuse mais ferme.

Le cabinet du régent avait quatre fenêtres ; deux sur le jardin, deux sur la cour des Fontaines. On y arrivait par trois entrées, dont l'une était publique, la grande anti-chambre, les deux autres dérobées. Mais c'était là le secret de la comédie. Après l'Opéra, ces demoiselles, bien qu'elles n'eussent à traverser que la cour aux Ris, arrivaient à la porte du duc d'Orléans, précédés de lanternes à manche, et faisaient battre la porte à toute volée ; Cossé, Brissac, Gonzague, Lafare et le marquis de Bonnivet, ce bâtard de Gouffier que la duchesse de Berri avait pris à son service " pour avoir un outil à cou

Coin Féminin

CHRONIQUE

La Dentelle.

Ce mot, évocateur d'un tissu léger, flou, se prêtant aux milles caprices de la mode, sera plus que jamais, prononcé pendant la saison prochaine : blouses, jupes, chapeaux s'ennuageront de "points" plus ou moins précieux, de dentelles plus ou moins authentiques.

Dans une étude, agréablement savante, la comtesse de Villedon nous apprend qu'il est difficile de préciser l'origine de la dentelle. Certains l'on fait remonter aux temps les plus reculés et, cependant si les tombes violées des Egyptiens et les fouilles d'Arsinoë et de Thèbes nous ont livré les secrets de l'art de la broderie, nul ne nous ont revélé l'existence de la dentelle...

Mon intention, en plaçant ce mot ensorceleur en tête de ces lignes, était d'en faire le titre d'un article de mode, et voici que je me laisse gagner par le charme de cet art délicat et si féminin et que... si vous le voulez bien, nous allons faire une excursion au berceau de la dentelle en compagnie de Mme de Villedon. Pour rester dans la mode, nous parlerons plus spécialement de la valencienne, cette grande favorite

Il y a plusieurs manières de faire la dentelle : l'aiguille, le fuseau, le crochet et la machine ; cette dernière façon n'est que la copie, toujours inférieure, du modèle qu'elle veut imiter.

On donne le nom de "points" aux dentelles faites de fils blancs très fins, au moyen d'une aiguille, en suivant un dessin tracé sur un vélin que l'on tient à la main.

Le point à l'aiguille diffère de la broderie en ce qu'il s'affranchi des tissus qui servent de support à la broderie. Il y a trois types de "points à l'aiguilles" Venise, Alençon et Bruxelles.

Le plus ancien des points est celui de Venise. Il passa par différentes crises, desquelles sortirent autant de styles. Après avoir été délaissé au commencement du XIXe siècle, on pouvait craindre de voir se perdre les beaux points qui avaient fait la gloire de la vieille cité italienne, lorsque la puissante intervention de la reine Marguerite, son goût éclairé pour les rares et anciennes dentelles, la protection et l'encouragement qu'elle accorda aux efforts tentés pour redonner la vie à cette précieuse industrie dirigèrent la mode vers l'emploi de ce beau tissu. Les secrets des vieux points furent retrouvés, les ouvrières affluèrent à l'école de dentellières, fondée par la comtesse Marcello, dame d'honneur de la reine, et elles continuèrent au foyer familial l'exquis travail, qu'elles venaient d'apprendre. D'autres villes suivirent cet exemple, l'impulsion fut si grande et si généreusement soutenue que l'industrie de la dentelle en Italie lui doit l'activité florissante dont elle jouit depuis trente ans.

Le "point d'Alençon" ou point de France est la dentelle la plus remarquable ; elle tire son origine de Venise.

Sous Louis XIV, Colbert fit venir à grands frais des ouvrières d'Italie. Les premiers "points d'Alençon" faits par ces ouvrières n'étaient que la copie du point italien, mais rapidement le génie national imprima une nouvelle direction à la composition et l'inspiration française prit le dessus.

Une des pièces les plus remaquables de point de France est le rochet de dentelle que le département du Calvados offrit à Léon XIII à l'occasion du jubilé de ses vingt-cinq ans de pontificat. Les écussons de toutes les villes normandes qui contribuèrent à ce don y sont représentés, les armes de Monseigneur de Bayeux sont aux pieds de celles du Saint Père. L'ensemble du décor est un admirable mélange de fleurs et d'ornements faits des points mats les plus variés et des jours les plus délicats. Ce travail d'une beauté incomparable figure dignement dans le trésor des dentelles de la chapelle pontificale.

Dès son apparition, le succès de la dentelle fut considérable. Partie de l'Italie, cette industrie gagna la France, la Hollande, la Belgique, la Suisse, l'Allemagne, l'Espagne et l'Angleterre. Ce pays, qui fut un des derniers à produire la dentelle, fut un de ceux qui en consomma le plus. En 1603, on trouva dans l'inventaire de la garde-robe de la reine Elizabeth trois mille robes garnies de dentelle !

Comme nous l'avons vu, chaque pays interprétait, modifiait, selon son propre génie, l'inspiration qui lui avait été apporté d'Italie. Les points d'Alençons et de Bruxelles rivalisaient de beauté avec ceux de Venise et atteignaient une perfection artistique plus complète. La dentelle au fuseau se répandait en Auvergne, dans les Flandres, en Lorraine.

Des milliers d'ouvrières se consacrent à cet art naissant car l'usage de la dentelle va croissant. Le luxe des hommes dépasse celui des femmes, il n'est pas une partie du vêtement masculin qui n'en soit ornée : rabats, cravates, jabots, manchettes étalent leurs flots de dentelle.

Grâce à l'invention du cordonnier de Louis XIV, les souliers eux-mêmes furent ornés d'un noeud de dentelle en forme d'ailes de papillon qu'une armature de laiton rendait rigide.

On se parait pour l'assaut comme le bal, et les grands cols en "points de Venise" voilaient de leur opulente beauté le dur éclat des cuirasses. Ce fut l'époque follement brave de la "guerre en dentelle."

A l'armée, comme à la cour, nombre de gentilshommes se ruinent en habits, équipages et bijoux. L'usage de la dentelle se changent en abus, non seulement les vêtements, mais le mobilier, les carosses étaient l'occasion des plus folles dépenses : ciels de lit, courtedointe, coussins, draps s'endentellent des points les plus précieux.

De nombreuses lois somptuaires à Venise comme en France sous Henri III, Henri IV, Louis XIII et Louis XIV vinrent régler ce luxe insensé.

"En 1640, une ordonnance, défend sous peine de grosse amende, à toute personne, de quelque sexe, qualité et condition qu'elle fut, de porter sur ses vêtements, à dater du 7 février prochain, aucune dentelle, tant de soie que filet blanc, clinquant d'or ou d'argent, fin ou faux."

Les fabriques s'arrêtèrent et bientôt la misère envahit les contrées vivant de cette industrie. Et il est assez piquant que ce soit à l'intercession d'un saint que l'édit fut abrogé. En effet, Saint François Régis s'employa avec une si grande activité auprès des membres du parlement de Toulouse et sut leur peindre en traits si touchants cette misère qu'il obtint l'abrogation des ordonnances. C'est en souvenir de cet épisode que Saint François Régis devint le patron des dentellières du Velay.

Le troisième type de "point" celui de Bruxelles, copie à l'origine le Venise, mais très promptement se dégage de l'influence italienne.

L'Angleterre achetant la plus grande partie des "points de Bruxelles," pour empêcher une importation qui faisait sortir tant d'argent du royaume, au XVIIe siècle, le parlement anglais interdit l'entrée des dentelles en Angleterre. On fit venir des ouvrières de Flandres pour créer une industrie locale ; mais soit que le lin nécessaire au travail ne put s'acclimater sur le sol anglais, soit que le climat ne se prêtât pas à cette industrie si délicate, l'essai ne réussit pas, et la dentelle de Bruxelles, introduite en fraude, continua à se vendre malgré l'édit, mais le fut sous le nom de point d'Angleterre.

Il y a d'autres points à l'aiguille, mais ils dérivent tous de ces trois types supérieurs.

Et la dentelle valencienne ? Je suis au bout de mon article et n'en ai pas dit un mot : ce sera pour la prochaine chronique.

MAGALI.

Le Potager

Les arbres s'estompaient d'une vapeur bleuâtre,
Les prés voisins donnaient un concert de grillons
Et le soleil semblait un soleil de théâtre,
Un soleil en métal sans chaleur ni rayons.

Le ciel gardait encore une teinte rosée ;
C'était le clair matin, le bienfaisant matin.
Toutes les fleurs étaient luisantes de rosée
Et l'air frais charriait d'âpres senteurs de thym.

Dans une plate-bande à bordure d'oseille
Majestueux, poussaient les artichauts,
Et tout le long du mur où serpentait la treille
Pendait le chasselas poudrerizé de chaux.

....

Par moments, des pommiers les fleurs immaculées
Tombaient, mettant, ainsi que pour les reposoirs,
Un tapis virginal sur toutes les allées.
Un jardinier, flanqué de ses deux arrosoirs.

D'où l'eau pleuvait formant une petite gerbe,
Marchait sur les cailloux faisant un craquement,
Parfois il s'arrêtait, arrachait un brin d'herbe,
Puis il recommençait d'arroser gravement.

ROSEMONDE ROSTAND

RECETTES ET CONSEILS PRATIQUES.

RESTES DE GATEAUX.

Découpez en tranches minces les restes de gâteaux. Battez trois blancs d'oeufs en neige ; faites fondre sur le feu une tasse de sucre dans un quart de tasse d'eau, laissez bouillir jusqu'à ce que le sirop devienne épais ; versez sur les blancs d'oeufs en tournant toujours. Lorsque cette crême est froide trempez vos tranches de gâteaux dedans ; placez les au fur et à mesure dans un moule, en ayant soin de combler tous les vides. Renversez et enduisez encore la surface du gâteau avec la crême. A l'aide d'un cornet de papier blanc que vous remplirez de crême, dessinez des festons.

CONSERVATION DES PLUMES DE CHAPEAUX.

Les plumes d'autruches sont souvent attaquées par les insectes qui les abiment beaucoup. Pour les préserver enfermez-les dans une boite en carton avec des morceaux de camphre, et placez-les dans un lieu sec. Si l'on a des boites ayant contenu des cigares, les plumes y seront absolument à l'abri. Le tabac est un insecticide énergique.

Voici un procédé facile qui sera employé avec succès pour le nettoyage des galons dorés ou argentés et pour les ornements d'église, chasubles, etc.

Faites chauffer de la mie de pain rassis, émietter finement, placer cette poudre de pain sur l'objet à nettoyer et frotter vivement, mais sans trop appuyer avec la paume de la main. Changez plusieurs fois la mie durant l'opération.

MON ALBUM

Il faut, pour plaire aux autres, parler peu de ce qui nous intéresse et beaucoup de ce qui les touche.

Pour être parfaitement heureux, il ne suffit pas d'avoir le bonheur, il faut encore le mériter.

Les désenchantements de la vie enseignent l'indulgence et tuent l'enthousiasme.

M.

On aime les lieux ou l'on a aimé. Ils semblent nous conserver notre cœur d'autrefois et nous le rendre intact pour aimer encore. LAMARTINE.

L'homme ne commence qu'avec le sentiment et la pensée. Jusque là l'homme n'est qu'un être ce n'est pas même un enfant. LAMARTINE.

per les oreilles," venaient de frapper à l'autre porte en plein jour.

L'une de ces issues s'ouvrait sur la cour aux Ris, l'autre sur la cour des Fontaines, déjà dessinée en partie par la maison du financier Maret de Fontbonne, et le pavillon Réault. La première avait pour concierge une brave vieille, ancienne chanteuse de l'Opéra ; la seconde était gardée par Le Bréant, ex-palefrenier de Monsieur. C'étaient de bonnes places. Le Bréant étaient en outre, l'un des surveillants du jardin, où il avait une loge derrière le rond-point de Diane.

C'est la voix de Le Bréant que nous avons entendue au fond du corridor noir, quand le bossu entra par la cour des Fontaines. On attendait en effet le bossu ; le régent était seul ; le régent était soucieux. Le régent avait encore sa robe de chambre, bien que la fête fût commencée depuis longtemps. Ses cheveux, qu'il avait très beaux, étaient en papillottes, et il portait de ces gants préparés pour entretenir la blancheur des mains. Sa mère, dans ses Mémoires, dit que ce goût excessif pour le soin de sa personne lui venait de Monsieur. Monsieur, en effet jusqu'aux derniers jours de sa vie, fut autant et plus coquet qu'une femme.

Le régent avait dépassé sa quarante-cinquième année. On lui eût donné quelque peu davantage à cause de la fatigue extrême qui jetait comme un voile sur ses traits. Il était beau néanmoins ; son visage avait de la noblesse et du charme ; ses yeux, d'une douceur toute féminine, peignait la bonté poussée jusqu'à la faiblesse. Sa taille se voûtait légèrement quand il ne représentait point. Ses lèvres et surtout ses joues avaient cette mollesse, cet affaissement qui est comme un héritage dans la maison d'Orléans.

La princesse palatine, sa mère, lui avait donné quelque chose de sa bonhomie allemande et de son esprit argent comptant; mais elle en avait gardé la meilleure part. Si l'on en croit ce que cette excellente femme dit d'elle-même dans ses souvenirs, chef-d'œuvre de rondeur et d'originalité, elle n'avait eu garde de lui donner la beauté qu'elle n'avait point.

Sur certains tempéraments d'élite, la débauche laisse peu de traces. Il y a des hommes de fer ; Philippe d'Orléans n'était point de ceux-là. Son visage et toute l'habitude de son corps disaient énergiquement quelle fatigue lui laissait l'orgie. On pouvait pronostiquer déjà que cette vie, prodiguée, usait ses dernières ressources et que la mort guettait là quelque part au fond d'un flocon de champagne.

Le bossu trouva au seuil du cabinet un seul valet de chambre qui l'introduisit.

—C'est vous qui m'avez écrit d'Espagne ? demanda le régent qui le toisa d'un coup d'œil.

—Non, monseigneur, répondit le bossu respectueusement.

—Et de Bruxelles ?

—Non plus de Bruxelles.

—Et de Paris ?

– Pas davantage.

Le régent lui jeta un second coup d'œil.

—Il m'étonnait que vous fussiez ce Lagardère, murmura-t-il.

Le bossu salua en souriant.

—Monsieur, dit le régent avec douceur et gravité, je n'ai point voulu faire allusion à ce que vous pensez. Je n'ai jamais vu ce Lagardère.

– Monseigneur, repartit le bossu, qui souriait toujours, on l'appelait le beau Lagardère quand il était chevau-léger de votre royal oncle. Je n'ai jamais pu être beau ni chevau-léger.

Il ne plaisait point au duc d'Orléans d'appuyer sur ce sujet.

—Comment vous nommez-vous ? demanda-t-il.

—Maître Louis, monseigneur, dans ma maison. Au dehors, les gens comme moi n'ont d'autre nom que le sobriquet qu'on leur donne.

– Où demeurez-vous ?

–Très-loin.

– C'est un refus de me dire votre demeure ?

—Oui, monseigneur.

Philippe d'Orléans releva sur lui son œil sévère, et prononça tout bas :

—J'ai une police, monsieur, elle passe pour être habile, je puis aisément savoir...

—Du moment que Votre Altesse Royale semble y tenir, interrompit le bossu, je fais taire mes répugnances. Je demeure en l'hôtel de M. le prince de Gonzague.

—A l'hôtel de Gonzague ! répéta le prince étonné.

Le bossu salua et dit froidement :

—Les loyers y sont chers !

Le régent semblait réfléchir.

—Il y a longtemps, fit-il, bien longtemps que j'entendis parler pour la première fois de ce Lagardère. C'était autrefois un spadassin effronté.

–Il a fait de son mieux depuis lors pour expier ses folies.

—Que lui êtes-vous ?

--Rien.

—Pourquoi n'est-il point venu lui-même ?

—Parce qu'il m'avait sous la main.

–Si je voulais le voir, où le trouverais-je ?

—Je ne puis répondre à cette question, monseigneur.

—Cependant...

—Vous avez une police, elle passe pour habile, essayez.

—Est-ce un défi, monsieur ?

—C'est une menace, monseigneur. Dans une heure d'ici, Henri de Lagardère peut être à l'abri de vos recherches, et la démarche qu'il a faite pour l'acquit de sa conscience, jamais il ne la renouvellera.

– Il l'a donc faite à contre-cœur, cette démarche ? demanda Philippe d'Orléans.

---A contre-cœur, c'est le mot, repartit le bossu.

---Pourquoi ?

---Parce que le bonheur entier de son existence est l'enjeu de cette partie, qu'il aurait pu ne point jouer.

---Et qui l'a forcé à jouer cette partie ?

---Un serment.

---Fait à qui ?

---A un homme qui allait mourir.

---Et cet homme s'appelait ?

---Vous le savez bien, monseigneur, cet homme s'appelait Philippe de Lorraine, duc de Nevers.

Le régent laissa tomber sa tête sur sa poitrine.

---Voilà vingt ans de cela, murmura-t-il d'une voix véritablement altérée ; je n'ai rien oublié, rien ! Je l'aimais, mon pauvre Philippe, il m'aimait. Depuis qu'on me l'a tué, je ne sais pas, si j'ai touché la main d'un ami sincère.

Le bossu le dévorait du regard. Une émotion puissante était sur ses traits. Un instant il ouvrit la bouche pour parler ; mais il se contint par un violent effort. Son visage redevint impassible.

Philippe d'Orléans se redressa et dit avec lenteur :

---J'étais le proche parent de M. le duc de Nevers. Ma soeur a épousé son sousin, M. le duc de Lorraine. Comme prince et comme allié, je dois protection à sa veuve, qui, du reste, est la femme d'un de mes plus chers amis. Si sa fille existe, je promets qu'elle sera une riche héritière et qu'elle épousera un prince si elle veut. Quant au meurtre de mon pauvre ami Philippe, on dit que je n'ai qu'une vertu, c'est l'oubli de l'injure, et cela est vrai : la pensée de la vengeance nait et meurt en moi à la même minute ; mais, moi aussi, je fis un serment quand on vint me dire : "Philippe est mort !" A l'heure qu'il est, je conduis l'Etat ; punir l'assassin de Nevers ne sera plus vengeance, mais justice.

Le bossu s'inclina en silence. Philippe d'Orléans reprit :

---Il me reste plusieurs choses à savoir. Pourquoi ce Lagardère a-t-il tardé si longtemps à s'adresser à moi ?

-- Parce qu'il s'était dit : "Au jour où je me dessairai de ma tutelle, je veux que Mlle de Nevers soit femme et qu'elle puisse connaître ses amis et ses ennemis."

---Il a les preuves de ce qu'il avance ?

---Il les a, sauf une seule.

---Laquelle ?

---La preuve qui doit confondre l'assassin.

---Il connaît l'assassin ?

-- Il croit le connaître, et il a une marque certaine pour vérifier ses soupçons.

---Cette marque ne peut servir de preuve ?

---Votre Altesse Royale en jugera sous peu. Quant à la naissance et à l'identité de la jeune fille, tout est en règle.

Le régent réfléchissait.

---Quel serment avait fait ce Lagardère ? demanda-t-il après un silence ?

--Il avait promis d'être le père de l'enfant, répondit le bossu.

---Il était donc là au moment de la mort ?

---Il était là. Nevers mourant lui confia la tutelle de sa fille.

---Ce Lagardère tira-t-il l'épée pour défendre Nevers ?

---Il fit ce qu'il put. Après la mort du duc, il emporta l'enfant, bien qu'il fût seul contre vingt.

---Je sais qu'il n'y a point au monde de plus redoutable épée, murmura le régent ; mais il y a de l'obscurité dans vos réponses, monsieur. Si ce Lagardère assistait à la lutte, comment dites-vous qu'il a seulement des soupçons au sujet de l'assassin ?

---Il faisait nuit noire. L'assassin était masqué. Il frappa par derrière.

---Ce fut donc le maitre lui-même qui frappa ?

---Ce fut le maitre. Et Nevers tomba sur le coup en criant : "Ami, venge-moi !"

---Et ce maitre, poursuivit le régent avec une hésitation visible, n'était-ce point M. le marquis de Caylus-Tarrides ?

---M. le marquis de Caylus-Tarrides est mort depuis des années, répliqua le bossu ; l'assassin est vivant. Votre Altesse Royale n'a qu'un mot à dire, Lagardère, le lui montrera cette nuit.

---Alors, fit le régent avec vivacité, ce Lagardère est à Paris ?

Le bossu se mordit la lèvre.

---S'il est à Paris, ajouta le régent, qui se leva, il est à moi !

Sa main agita une sonnette, et il dit au valet qui entra :

---Que M. de Machault vienne ici sur-le-champ !

M. de Machault était le lieutenant de police.

Le bossu avait reprit son calme.

---Monseigneur, dit-il en regardant sa montre, à l'heure où je vous parle, M. de Lagardère m'attend, hors de Paris, sur une route que je ne vous indiquerai point, dussiez-vous me donner la question. Voici onze heures de nuit qui vont sonner. Si M. de Lagardère ne reçoit de moi aucun message avant onze heures et demie, son cheval galopera vers la frontière. Il a des relais, votre lieutenant de police n'y peut rien.

- Vous serez otage ! s'écria le régent.

–Oh ! moi, fit le bossu, qui se prit à sourire, pour peu que vous teniez à me garder prisonnier, je suis en votre pouvoir.

Il croisa les bras sur sa poitrine. Le lieutenant de police entrait. Il était myope, et, ne voyant point le bossu, il s'écria avant qu'on l'interrogeât :

—Voici du nouveau ! Votre Altesse Royale verra si on peut user de pareils brouillons. Je tiens la preuve de leurs intelligences avec Alberoni. Cellamare est là dedans jusqu'au cou, et M. de Villeroy, et M. de Villars, et toute la vieille cour qui est avec le duc et la duchesse du maine.

—Silence ! fit le régent.

M. de Machault apercevait justement le bossu. Il s'arrêta tout interdit. Le régent fut une bonne minute avant de reprendre la parole. Pendant ce temps, il regarda plus d'une fois le bossu à la dérobée. Celui-ci ne sourcillait pas.

—Machault, dit enfin le régent, je vous avais précisément appelé pour vous parler de M. de Cellamare et des autres. Allez m'attendre, je vous prie, dans le premier cabinet.

Machault lorgna curieusement le bossu, et se dirigea vers la porte. Comme il allait franchir le seuil, le régent ajouta :

—Faites-moi passer, je vous prie, un sauf-conduit tout scellé, et contre-signé en blanc.

(Suite à la 6ième page)

Le Courrier de l'Ouest

Publié par "La Compagnie de publication du Courrier de l'Ouest."

P. E. LESSARD, Président — A. BOILEAU, Secrétaire-Trésorier — Hon. P. ROY, Directeur-Gérant

CONDITIONS D'ABONNEMENT : 1 an, $1.00, Six mois, 50 cts.
PAYABLE INVARIABLEMENT D'AVANCE

Toutes communications et lettres doivent être adressés :
LE COURRIER DE L'OUEST, Boite 52, Edmonton, Alta.

Jeudi, 29 Mars 1906

LA SESSION.

La première semaine de la session nous a fait connaitre la plupart de nos législateurs. Deux ou trois à peine, se sont abstenus de faire leur "maiden speech" jusqu'à present. A moins que nos députés ne deviennent un peu moins loquaces et cessent de faire des dissertations, très intéressantes pourtant, sur des sujets qui ne touchent pas à la *question*, nous aurons une session beaucoup plus longue que l'on avait pensé d'abord.

Le débat sur l'adresse en réponse au discours du trône a duré trois jours ; ce qui prouve qu'une opposition réduite à sa plus simple expression n'empèche pas que les discussions se prolongent. Il faut avouer, cependant, que la longueur du débat sur l'adresse n'est pas entièrement due aux deux membres de la loyale opposition de sa majesté, attendu que la plus grande partie de la discution a été occupée par les discours de la grosse majorité ministérielle.

Le proposeur de l'adresse fut M. C. A. Stuart (Gleichen) et le secondeur, M. Puffer (Lacombe). Ces deux messieurs ont fait preuve de beaucoup d'esprit parlementaire et leur réputation est faite.

Le chef de l'opposition, M. Robertson, en a surpris plusieurs ; cet oppositioniste a certes de bonnes dispositions, quoique ses gestes oratoires ressemblent passablement à ceux d'un preacher en quête de fonds...

M. Hiebert, le lieutenant et seul soldat du chef Robertson a proposé un amendement à l'adresse, qu'il a appuyé par un discours assez long et qui aurait peut-être pu compter pour quelque chose, si la deuxième partie n'eut été la contradiction absolue de la première.

L'Hon. C. W. Cross, se chargea de détruire, un après l'autre, les arguments apportés par l'opposition à l'appui de l'amendement proposé. Il fut suivi par l'Hon. W. H. Cushing, qui en homme d'affaires qu'il est, fit un discours très pratique. protestant contre l'accusation qu'on portait, qu'il avait poussé certains travaux publics pour influencer l'électorat lors des dernières élections.

Dans sa réponse aux ministres, le chef de l'opposition s'est montré un vrai tory Il en veut à notre système d'écoles qui n'est pas assez "national" pour le satisfaire. Faut avouer que le gentleman est difficile à contenter !

L'amendement mis au vote fut défait et l'adresse adoptée, mercredi après-midi.

Jeudi, la chambre a commencé pour de bon le travail de la session. Plusieurs projets de loi sont déjà sur la table dont les plus importants sont :

Un projet de loi relativement à l'établissement d'une université, proposé par l'Hon. M. Rutherford.

Un autre, proposé par l'Hon. W. H. Cushing, relativement à certains travaux publics.

Un autre touchant le transfer de terrains, proposé par l'Hon. C. W. Cross.

Plusieurs autres projets ont été présentés, demandant l'incorporation de Wetaskiwin et Medecine Hat comme villes, et l'incorporation de clubs, compagnies, chemins de fer, etc.

***

De toutes les questions qui seront discutées durant cette session, celle de la capitale est certainement celle qui offrira le plus d'intérêt.

On sait déjà les prétentions de Calgary, qui ne sera pas la seule rivale d'Edmonton, puisque Banff, Red Deer et Lethbridge, aspirent maintenant à devenir le siège du gouvernement. M. Hiebert, député de Rosebud, qui se propose d'avocasser la cause de Banff, a déclaré l'autre jour que le site de cette ville étant idéal, cela serait de nature à *idéaliser* notre législature !...

L'argument vaut ce qu'il vaut.

CORRESPONDANCE MANITOBAINE

Winnipeg, 26 Mars.—Quand le prochain numéro du COURRIER DE L'OUEST paraîtra la convention des Libéraux de la province du Manitoba aura terminé ses travaux. Il s'agit de la réorganisation du parti pour la prochaine lutte provinciale. D'après tous les rapports qui arrivent des différentes parties de la province l'esprit qui règnera parmi les cinq cents délégués qui se rencontreront ici demain sera excellent. Il est inutile de nier que depuis plusieurs années les Libéraux du Manitoba, comme parti provincial, ont manqué d'organisation. Quand un parti est au pouvoir à Ottawa les meilleurs esprits se dirigent naturellement vers ce champ plus vaste, où ils peuvent déployer leurs talents avec plus d'aise et plus d'éclat. C'est un mal que les conservateurs qui étaient dans l'arène provinciale ont bien connu du temps de Sir John A. Macdonald.

Mais il arrive des circonstances qui exigent que les hommes de patriotisme fassent le sacrifice de leurs préférences personnelles pour le bien public. Quand les biens publics sont dilapidés, quand le parti au pouvoir dépense le capital comme le revenu pour satisfaire ses besoins de patronage et de corruption, quand la population est tenue dans un état d'incertitude et d'agitation continuelle par l'attitude hypocrite et le double jeu des ministres en rapport avec les questions de liberté de conscience et de morale, quand enfin la prospérité de la province est menacée par le spectre de la taxe directe à courte échéance, les hommes qui ont des attaches dans le pays ne sauraient demeurer indifférents.

Or, c'est précisément la condition dans laquelle l'administration Roblin a mis le Manitoba. Désorganisé comme il l'était, ayant en face de lui un adversaire peu scrupuleux qui employait tous les moyens à la disposition du pouvoir pour remporter les comtés, le parti libéral est resté décimé après la dernière lutte. Mais l'opinion publique a de prompt retours en cette province et elle a été considérablement éclairée, en ces derniers temps par les révélations faites en chambre par la poignée de députés libéraux, les Mickle, les Chevrier, les Lagimodière. Le gouvernement Roblin, qui a voulu se mêler des affaires de l'Ouest, a reçu une bonne leçon par le résultat des élections dans l'Alberta et la Saskatchewan. Les endossements qu'il a reçu dernièment des orangistes ne sont pas pour lui faire du bien.

Avec du travail et un bon programme les libéraux du Manitoba ont pleine confiance qu'il peuvent remettre leur province dans la colonne des Législatures libérales. J'espère pouvoir vous rendre compte dans ma prochaine lettre que les travaux de leur convention ont pleinement justifié leur espérance.

***

La Patrie a trouvé un nouveau correspondant qui promet. Ce correspondant, M. C. A. Paulhus, a trouvé le germe d'un nouveau péril, "Le péril de l'Ouest," qu'il compare à ni plus ni moins qu'au péril jaune dont le monde occidental serait menacé par le Japon et la Chine coalisées. Cette nouvelle maladie existe au Canada même, c'est dans les nouvelles provinces de l'Ouest qu'elle a son siège. Mais avant de se déclarer ouvertement, M. Paulhus, fait ses réserves.

"Le pays, en général," dit-il, "il n'y a pas à sortir de là, a profiter et profite encore du mouvement de prospérité imprimé par le flux des capitaux étrangers et de l'immigration sur nos bords. Et jusque-là, on ne peut faire que des éloges à l'adresse de ceux qui, dans un but patriotique, ont su créer un courant si favorable à l'expansion et à l'accroissement de notre richesse nationale."

C'est toujours autant de pris.

Cette concession faite, M. Paulhus nous signale ensuite le danger, le péril qu'il a entrevu dans ses rêves : c'est que la population de l'Est immigre en trop grand nombre vers les plaines de l'Ouest, souvent sans trop songer à ce qu'elle fait. S'il s'était contenté, de protester contre les hégires irréfléchies, nous nous garderions de critiquer M. Paulhus. Nous savons par expérience qu'un trop grand nombre des nôtres sont exposés à dépenser leur vie en voyages inutiles, parce qu'ils ne sont jamais satisfaits, de ce qu'ils ne veulent pas laisser au temps et au travail le soin d'améliorer leur situation. Le mal n'est pas nouveau. Avant de venir dans l'Ouest canadien ces gens-là passaient leur temps à faire la navette entre les Etats-Unis et la province de Québec. Ce n'est pas dans cette classe que l'Ouest désire recruter des immigrants.

Mais pourquoi un Canadien-Français qui se sent de l'ambition, qui a du courage au cœur et qui comprend que l'avenir est à ceux qui savent travailler, serait-il exclu de venir prendre sa place à côté de compatriotes établis depuis de longues années et profiter à son tour des chances qui se présentent en ce vaste pays beaucoup plus souvent que dans la société où il existe déjà une aristocratie qui accapare toutes les bonnes places pour ses rejetons. M. Paulhus, qui ne s'arrête pas à moitié chemin, va nous le dire.

"Il ne faut pas perdre de vue que la seule, l'unique ressource de l'Ouest, est la culture du blé. Or, a-t-on jamais pensé qu'un surplus de production de cette céréale peut se produire, et a-t-on calculé les effets désastreux qui en résulteraient. Si le marché était encombré à un moment donné, peut-on se faire une idée des ruines qu'amoncelleraient une dépréciation de cette effet de commerce ?"

M. Paulhus en est encore à se poser ces questions-là. Pour lui la culture de l'avoine, de l'orge, du lin, de la pomme de terre, ça n'existe pas au Nord-Ouest. De nos forêts, de nos mines, de nos pêcheries et de nos chasses il n'a pas la moindre conception. Il lui reste encore à apprendre que depuis que la population afflue dans le pays, nos jeunes villes voient s'élever des manufactures de tous genres. Il n'est pas étonnant qu'il voit tout en noir.

Même quand il parle du blé, M. Paulhus se montre aussi peu au courant de l'état des choses qu'il est possible de l'être. Depuis un siècle les savants ne se demandent pas ce qu'on fera de tout le blé que les terres nouvelles livrent à la consommation ; mais bien comment on pourra arriver à trouver assez de ces terres pour suffire aux demandes toujours croissantes du genre humain.

Il est bien certain que dans un siècle l'Est de l'Amérique consommera tout le blé que l'Ouest pourra produire. C'est ce que l'on voit déjà aux Etats-Unis.

Il n'y a pas de producteur qui soit plus assuré de son marché que le cultivateur.

***

Ce que l'on prêche donc au fermier de nos jours, c'est de s'appliquer à augmenter le rendement de sa terre par une culture plus scientifique et plus attentive. La fortune attend l'agronome qui sait se tenir au courant de son siècle.

Nous, fils du nouveau monde, nous avons été gâtés par les largesses de la nature. Habitués à la grande culture, nous ne prévoyons pas le jour où il faudra faire le partage, entre les nombreux enfants, et nous ne faisons qu'égratigner le sol.

Mais voyez ce paysan européen qui, de sa petite maison, peut embrasser tout son domaine. Quels prodiges il n'a pas accompli autour de lui. La terre lui rapporte parcequ'il l'aime, qu'il la fait. Pour l'acquérir il consent à tout, même à ne plus la voir ; il émigre, soutenu de cette pensée et de ce souvenir. Il faut dix ans, n'importe. Pour ce paysan avoir de la terre cela veut dire : "Tu ne seras point un mercenaire qu'on prend et qu'on renvoie demain ; tu ne seras point serf pour la nourriture quotidienne, tu seras libre !". Dangereuse est l'attraction de la terre. Elle n'est jamais complète.

Nous avons lu, il y a déjà longtemps, l'histoire d'un brave garçon auquel une fée moqueuse avait promis toute la terre dont il pourrait faire le tour entre le levant et le couchant à condition qu'il reviendrait à son point de départ avant le soleil couché. L'astre lumineux apparaissait à peine à l'horizon quand le jeune homme ambitieux partit de toute la vitesse de ses jambes, Toute la journée il courut, sans s'arrêter pour boire ni pour manger, suivant des yeux la marche du soleil et se persuadant, d'heure en heure, qu'il avait encore le temps d'agrandir son cercle pour avoir plus de terre. Puis les ombres s'allongèrent ; il voulut hâter sa course, sentant au dernier moment que tout lui échappait, mais les forces lui manquèrent. Avant qu'il put revenir à son point de départ l'astre du jour avait disparu. L'ambition avait tout perdu.

Cette tentation de s'agrandir, d'emprunter pour le faire, est aussi forte chez les nôtres que chez le possesseur d'un petit lopin de terre en Europe. C'est un grand écueil qu'il faut éviter. Qui trop embrasse, mal étreint, est un proverbe qui est toujours vrai. C'est s'agrandir que de faire rendre par le travail à la terre que l'on possède le double de ce qu'elle rendait auparavant.

C'est par ce travail constant, souvent héroïque, que s'établit l'union intime entre la terre et l'homme ; et que celle-là exerce son influence moralisatrice sur celui-ci. Quand une famille a pris souche sur un patrimoine que de générations en générations les vivants y ont mis leurs sueurs, leur épargne, que les morts y ont laissé leurs os, comment la chaîne des traditions nationales et religieuses pourrait-elle se perdre.

Laissons donc aux Paulhus leurs vaines alarmes, et souhaitons qu'autour des noyaux qui existent déjà dans l'Ouest il se forme beaucoup de ces paroisses agricoles dont l'organisation sociale a fait la force de notre nationalité dans la province de Québec.

L'ELECTION DE STRATHCONA

Comme nous l'annoncions la semaine dernière le candidat choisi par la convention libérale de Strathcona est le Dr. McIntyre.

Depuis, les conservateurs ont choisi leur porte-drapeau, le Dr. Crang, candidat battu aux dernières élections provinciales.

Il ne semble pas y avoir de doute au sujet de l'élection du Dr McIntyre.

L'électorat est appelé à renouveler le verdict d'approbation de la politique libérale qu'il a déjà donné aux dernières élections, tant fédérales que provinciales.

La question des écoles, qui était à peu près la seule arme des tories, n'offre plus grande chance aux agitateurs après la déconfiture de l'automne dernier, et il est fort douteux qu'ils réussissent à ressusciter l'agitation à ce sujet.

D'autre part, comme le gouvernement Laurier n'a pas dérogé du programme qu'il présentait aux élections, programme que les électeurs ont approuvé alors en élisant le candidat du gouvernement, maintenant l'Hon. sénateur Talbot, il est difficile de s'imaginer que l'opinion publique change tout à coup, sans raison apparente, et refuse de renouveler son approbation de la politique libérale.

D'ailleurs, le parti conservateur, pas plus dans Strathcona qu'ailleurs, n'a pas de programme, ou plutôt il en a trop, car chacun des membres en a un à lui. Et comment veut-on que l'électorat soutienne un parti qui n'a pas un programme défini, dont les membres ne peuvent s'entendre sur une ligne de conduite à suivre ?

Le Dr. Crang fera probablement appel aux préjugés, comme il l'a toujours fait, mais, à ce sujet, les électeurs savent à quoi s'en tenir, et sauront montrer une fois de plus qu'ils en ont assez du fanatisme.

BANQUET
AU PREMIER MINISTRE

Jeudi dernier, les libéraux de Strathcona ont banqueté leur député, l'Hon. A. C. Rutherford, premier ministre d'Alberta.

Tous les membres de l'assemblée législative étaient présents, de même que tous les principaux politiciens de la province.

Les santés proposées furent : le Roi, le parlement fédéral, le parlement provincial, notre agriculture, notre commerce, le parti libéral, notre hôte et la presse.

Nouveau Journal

L'Ouest Canada, est le nom d'un nouveau journal publié à Winnipeg, dont nous venons de recevoir le troisième numéro. Cette nouvelle feuille, qui est très bien rédigée, prend une attitude libérale. Bravo ! voilà qui est bien. Depuis quelques années, plusieurs journaux sans couleurs, cela veut dire sans but, ont vu le jour au Manitoba, mais ont dû subir leur sort et mourir au bout de quelques mois.

L'Ouest Canada, lui, n'a pas peur de dire ce qu'il est et ce qu'il sera, de nommer la cause qu'il défendra envers et contre tous, de faire connaître son programme et ses aspirations. C'est ce qui lui permettra de réussir où d'autres ont faillis.

Le nouveau journal est rédigé par M. T. St. Pierre. M. J. A. Lalande en est le propriétaire.

Nous sommes heureux de saluer l'apparition de *l'Ouest Canada* et de lui souhaiter tout le succès qu'il mérite.

District de la Rivière aux Anglais, Sask.

LETTRE D'UN MISSIONNAIRE.

Cette région, qu'on appelle "La Rivière aux Anglais," semble être en dehors de toute civilisation ou colonisation, alors que toutes les autres parties de l'Ouest se peuplent et se colonisent avec une rapidité qui tient du prodige.

Elle est, cependant, reconnue comme une des meilleures par les trafiquants de fourrures (traders.)

La Compagnie de la Baie d'Hudson a ses postes, par ci par là, au Lac Vert, à l'Ile à la Crosse, au Portage la Loche, à la Rivière souris, etc., et depuis plus d'un siècle elle fait le commerce des fourrures dans ces parages.

Depuis quelques années, une compagnie puissante, "Révillon Frères," a aussi établi des postes à l'instar de la Cie de la Baie d'Hudson. Elle tire sa part un peu partout, comme l'autre.

Cette année, il est facile de constater que le nombre des annimaux à fourrure a diminué par ici, et on craint qu'il diminue davantage l'an prochain.

Chose curieuse, lorsque les animaux à fourrure diminuent en nombre les autres animaux sauvages, tel que les caribous, les orignaux, les chevreuils, les loups, augmentent d'une façon étonnante. On m'a raconté que cet hiver on rencontrait ces quadrupèdes en bandes de 20 à 30.

....

La contré n'est pas propice à l'agriculture.

Le terrain est bas, et il y a beaucoup de marais qui, en été, sont le refuge de milliers et de milliers de grenouilles, qui se font un devoir de vous faire de la musique toute la nuit s'il vous arrive de camper près de là.

....

Il y a quelques temps, dans un voyage que je faisais entre le lac Vert et l'Ile à la Crosse, je rencontrai un norvégien, tout seul, dans le bois. Je l'accostai et lui demandai s'il était perdu, car je me rappelai que le type était passé au lac Vert à peu près trois semaines auparavant, et que les gens s'étonnaient de ne pas le voir revenir. Il me raconta que pendant la nuit, alors qu'il s'était endormi dans la voiture, ses bœufs avaient pris une fausse direction. Il se réveilla vers trois ou quatre heures du matin, à moitié gelé, en plein bois.

Le pauvre homme avait appelé, crié, mais pas de réponse. Il me raconta qu'il avait eu tellement froid aux mains qu'il lui était impossible de faire du feu, ou de couvrir ses bœufs.

Je lui indiquai alors la route à suivre pour retourner au Lac Vert et lui donnai un conseil qui, j'ai raison de le croire, sera suivi : celui de ne jamais voyager seul dans un pays qu'il ne connait pas. Cela est un conseil que je reçu moi-même un jour—et que j'ai toujours suivi depuis—alors que m'étant aventuré seul dans un bois,—j'étais à une mission de sauvages—je m'égarai et me gelai les dix orteuils des pieds. Depuis ce jour je suis prudent !...

UN MISSIONNAIRE
O. M. I.

Conflagration à Dawson.

Mardi, le 8, le feu a détruit trois gros établissements situés sur la rue principale, à Dawson, Territoire du Yukon.

Le feu s'est déclaré vers deux heures de nuit dans le Restaurant Monte-Carlo. En moins d'une demi-heure, Monte-Carlo, le restaurant Arcade, l'hôtel Original et la tabagie de Auder étaient en feu. Malgré le travail de la brigade du feu, tout fut détruit. A un certain moment on a craint que tout Dawson serait la proie des flammes mais, grâce à sept au huit jets d'eau bien dirigés, les maisons avoisinantes purent être protégées.

Les pertes causées par le feu s'élèvent à $60,000.

La société légale O'Dell, Bleeker & O'Dell, qui avait ses bureaux au-dessus du restaurant Monte-Carlo, perd une bibliothèque de valeur de même que des papiers importants.

L'oiseau du Forçat.

C'est une bien petite histoire, qui m'a été contée par Yves,—un soir où il était allé en rade conduire, avec sa canonnière, une cargaison de condamnés au grand transport en partance pour la Nouvelle-Calédonie.

Dans le nombre se trouvait un forçat très-âgé (70 ans pour le moins), qui emmenait avec lui, tendrement, un pauvre moineau dans une petite cage.

Yves, pour passer le temps, était entré en conversation avec ce vieux qui n'avait pas mauvaise figure, parait-il—mais il était accouplé par une chaîne à un jeune monsieur noble, gouailleur, portant lunettes de miope sur un mince nez blême.

Vieux coureur de grands chemins, arrêté en cinquième ou sixième récidive, pour vagabondage et vol, il disait : 'Comment faire pour ne pas voler, quand on a commencé une fois—et qu'on n'a pas de métier, rien—et que les gens ne veulent pas de vous nulle part ? Il faut bien manger, n'est-ce pas ?—Pour ma dernière condamnation, c'était un sac de pommes de terre que j'avais pris dans un champ, avec un fouet de roulier et un giraumont. Est-ce qu'on aurait pas pu me laisser mourir en France, je vous demande, au lieu de m'envoyer là-bas, si vieux comme je suis ?..."

Et, tout heureux de voir que quelqu'un consentait à l'écouter avec compassion, il avait ensuite montré à Yves ce qu'il possédait de précieux au monde : la petite cage et le moineau.

Le moineau apprivoisé, connaissant sa voix, et qui pendant près d'une année, en prison, avait vécu perché sur son épaule...—Ah ! ce n'est pas sans peine qu'il avait obtenu la permission de l'amener avec lui en Calédonie !—Et puis après, il avait fallu lui faire une cage convenable pour le voyage ; se procurer du bois, un peu de vieux fil de fer et un peu de peinture verte pour peindre le tout et que ce fut joli.

Ici, je me rappelle textuellement ces mots d'Yves : "Pauvre moineau ? il avait pour manger dans sa cage, un morceau de ce pain gris qu'on donne dans les prisons. Et il avait l'air de se trouver content tout de même ; et il sautillait comme n'importe quel autre oiseau."

Quelques heures après, comme on accostait le transport et que les forçats allaient s'y embarquer pour le grand voyage, Yves, qui avait oublié le vieux, repassa par hasard près de lui.

—Tenez, prenez-la, vous, lui dit-il d'une voix toute changée, en lui tendant sa petite cage. Je vous la donne; ça pourra peut-être vous servir à quelque chose, vous faire plaisir...

—Non, certes ! remercia Yves. Il faut l'emporter, au contraire, vous savez bien. Ce sera votre petit "compagnon" là-bas.

—Oh ! reprit le vieux, il n'est plus dedans... Vous ne saviez donc pas ? Il n'y est plus.

Et deux larmes d'indicible misère lui coulaient sur les joues.

Pendant une bousculade de la traversée, la porte s'était ouverte, le moineau avait eu peur, s'était envolé—et tout de suite était tombé à la mer à cause de son aile coupée.

Oh ! le moment d'horrible douleur ! Le voir se débattre et mourir, entraîné dans le sillage rapide, et ne pouvoir rien pour lui. D'abord, dans un premier mouvement bien naturel, il avait voulu crier, demander du secours, s'adresser à Yves lui-même, le supplier. Elan arrêté aussstôt par la réflexion, par la conscience immédiate de sa dégradation personnelle : un vieux misérable comme lui, qui est-ce qui voudrait seulement écouter sa prière ? Est-ce qu'il pouvait lui venir à l'esprit qu'on retarderait le navire pour empêcher un moineau qui se noie,—et un pauvre oiseau de forçat, quel rêve absurde!...Alors,il s'était tenu silencieux à sa place, regardant s'éloigner sur l'écume de la mer le petit corps gris qui se débattait toujours ; il s'était senti effroyablement seul maintenant, pour jamais, et de grosses larmes, des larmes de désespérance solitaire et suprême, lui brouillaient la vue.

Tandis que le jeune monsieur à lunettes, son collègue de chaine, riait à voir un vieux pleurer.

Maintenant que l'oiseau n'y était plus il ne voulait pas garder cette cage, construite avec tant de sollicitude pour le petit mort ; il la tendait toujours à ce brave marin qui avait consenti à écouter son histoire, désirant lui laisser ce legs avant de partir pour son long et dernier voyage.

Et Yves, tristement, avait accepté le cadeau, maisonnette vide,—pour ne pas faire plus de peine à ce vieil abandonné en ayant l'air de dédaigner cette chose qui lui avait couté tant de travail.

Je crois que je n'ai rien pu rendre de tout ce que j'avait éprouvé de poignant dans ce récit tel qu'il me fut fait.

C'était le soir, très tard, et j'étais près de m'en aller dormir. Moi, qui dans la vie, ai regardé sans trop m'émouvoir pas mal de douleurs à grand fracas, de drames, de turies, je m'aperçois avec étonnement que cette détresse sénile me fendait le cœur,—et irait même jusqu'à troubler mon sommeil :

—S'il y avait moyen, dis-je, de lui en envoyer un autre....

—Oui, répondit Yves j'avais bien pensé a cela, moi aussi. Chez un oiseleur, lui acheter un bel oiseau, et lui porter demain avec la pauvre cage, s'il en ait encore temps avant le départ. Un peut difficile. Il n'y a du reste que vous-même qui puissiez obtenir d'aller en rade demain matin et monter à bords du transport pour rechercher ce vieux dont je ne sais pas le nom.Seulement... on va trouver cela bien drôle.

— Oh ? oui, en effet· Oh ! pour ce qui est d'être trouvé drôle, il n'y a pas d'illusion a se faire la-dessus....

Et, un instant, tout au fond de moi-même, je m'amusai de cette idée, riant de ce bon rire intérieur qui, à la surface parait à peine.

Cependant, je n'ai pas donné suite projet : le lendemain, à mon réveil la première impression envolé, il m'a semblé enfantin et ridicule. Ce de ceux qu'un simple jouet console. Pauvre vieux forçat, seul au monde, le plus bel oiseau du paradis n'eût pas remplacé pour lui l'humble moineau grisâtre, à aile coupée, élevé au pain de prison, qui avait su réveiller les tendresses infiniment douces, et les larmes, au fond de son cœur endurci, à moitié mort....

PIERRE LOTI.

LE BOSSU

—— OU ——

LE PETIT PARISIEN

(Suite de la 3me page),

Avant de sortir, M. de Machault lorgna encore. Le régent, ne pouvant être bien longtemps si sérieux que cela :

—Où diable va-t-on prendre bes myopes pour les mettre à la tête de l'affût ? grommela-t-il.

Puis il ajouta

—Monsieur, ce chevalier de Lagardère traite avec moi de puissance à puissance. Il m'envoie des ambassadeurs, et me dicte lui-même, dans sa dernière missive, la teneur du sauf-conduit qu'il réclame. Il y a là-dessous probablement quelque intérêt en jeu. Ce chevalier de Lagardère exigera sans doute une récompense.

–Votre Altssse Royale se trompe, repartit le bossu ; M. de Lagardère n'exigera rien. Il ne sera pas au pouvoir du régent de France lui-même de récompenser le chevalier de Lagardère.

—Peste ! fit le duc : il faudra bien que nous voyions ce mystérieux et romanesque personnage. Ii est capable d'avoir un succès fou à la cour, et de ramener la mode perdue des chevaliers errants. Combien de temps nous faudra-t-il l'attendre ?

– Deux heures.

– C'est au mieux ! Il servira d'intermède entre le ballet indien et le souper sauvage. Cela n'est point dans le programme.

Le valet entra. Il apportait le sauf-conduit contre-signé par le ministre Le Blanc et M. de Machault. Le régent rempli lui-même les blancs et signa.

—M. de Lagardère, reprit-il tout en écrivant, ava n'it point commis de ces fautes qu'on ne puisse pardonner. Le feu roi était sévère à l'endroit des duels ; il avait raison. Les mœurs ont changé, Dieu merci ! depuis ce temps, et les rapières tiennent mieux dans le fourreau. La grâce de M. de Lagardère sera enregistrée demain, et voici le sauf-conduit.

Le bossu avança la main. Le régent ne lâcha point encore l'acte.

—Vous préviendrez M. de Lagardère que toute violence de sa part rompra l'effet de ce parchemin.

—Le temps de la violence est passé, prononça le bossu avec une sorte de solennité.

—Qu'entendez-vous par là monsieur ?

—J'entends que le chevalier de Lagardère n'aurait pu accepter cette clause il y a deux jours.

—Parce que ?... fit le duc d'Orléans avec défiance et hauteur.

—Parce que son serment le lui eût interdit.

—Il avait donc juré autre chose que de servir de père à l'enfant ?

—Il avait juré de venger Nevers...

Le bossu s'interrompit court.

—Achevez, monsieur, ordonna le régent.

—Le chevalier de Lagardère, répondit le bossu lentement, au moment où il emportait la petite fille, avait dit aux assasins : " Vous mourrez tous de ma main ! " Ils étaient neuf ; le chevalier en avait reconnu sept, ceux-là sont morts.

—De sa main ? interrogea le régent, qui pâlit.

Le bossu s'inclina froidement en signe d'affirmation.

—Et les deux autres ? demanda encore le régent.

Le bossu hésita.

—Il est des têtes, monseigneur, que les chefs de gouvernement n'aiment point à voir sur l'échafaud, répondit-il enfin en regardant le prince en face. Le bruit que font ces têtes en tombant ébranle le trône. M. de Lagardère donnera le choix à Votre Altesse Royale. Il m'a chargé de lui dire ; " Le huitième assasin n'est qu'un valet, M. de Lagardère ne le compte pas ; le neuvième est le maître, il faut que cet homme meure. Si Votre Altesse Royale ne veut pas du bourreau, on donnera une épée à cet homme, et cela regardera M. de Lagardère. "

Le régent tendit une seconde fois le parchemin.

La cause est juste, murmura-t-il ; je fais ceci en mémoire de mon pauvre Philippe. Si M. de Lagardère a besoin d'aide...

—Monseigneur, M. de Lagardère ne demande qu'une seule chose à Votre Altesse Royale.

—Quelle chose ?

—La discrétion. Un mot imprudent peut tout perdre.

—Je serai muet.

Le bossu salua profondément, mit le parchemin plié dans sa poche, et se dirigea vers la porte.

—Donc dans deux heures ? dit le régent.

—Dans deux heures.

Et le bossu sortit.

-As-tu ce qu'il te faut, petit homme ? demanda le vieux concierge Le Bréant, quand il vit revenir le bossu.

Celui-ci glissa un double louis dans sa main.

—Oui, dit-il ; mais à présent je veux voir la fête.

– Tête bleu ! s'écria Le Bréant, le beau danseur que voilà !

—Je veux, en outre, coutinua le bossu, que tu me donnes la clef de ta loge dans le jardin.

—Pourquoi faire, petit homme ?

Le bossu lui glissa un second double louis.

—A-t-il de drôles de fantaisies, ce petit homme-là ! fit Le Bréant ; tiens, voilà la clé de ma loge.

—Je veux enfin, acheva le bossu, que tu portes dans ta loge le paquet que je t'ai confié ce matin.

—Et y a-t-il encore un double louis pour la commission ?

—Il y en a deux.

—Bravo ! Oh ! l'honnête petit homme ! Je suis sûr que c'est pour un rendez-vous d'amour.

—Peut-être, fit le bossu en souriant.

—Si j'étais femme, moi, je t'aimerais malgré ta bosse, à cause de tes doubles louis. Mais, s'interrompit ici le bon vieux Le Bréant, il faut une carte pour entrer là dedans. Les piquets de gardes française ne plaisantent pas !

—J'ai la mienne, répliqua le bossu ; porte seulement le paquet.

—Tout de suite, mon petit homme. Reprends le corridor, retourne à droite, le vestibule est éclairé ; tu descendras le perron. Divertis-toi bien, et bonne chance !

III

UN COUP DE LANSQUENET

Dans le jardin, l'affluence augmentait sans cesse. On se pressait principalement du côté du rond-point de Diane, qui avoisinait les appartements de Son Altesse Royale. Chacun voulait savoir pourquoi le régent se faisait attendre.

Nous ne nous occuperons pas beaucoup de conspirations. Les intrigues M. du Maine et de la princesse sa femme, les menées du vieux parti Villeroy et de l'ambassade d'Espagne, bien que fertiles en incidents dramatiques, n'entrent point dans notre sujet. Il nous suffit de remarquer en passant que le régent était entouré d'ennemis. Le parlement le détestait et le méprisait au point de lui disputer en toutes occasion la préséance ; le clergé lui était généralement hostile à cause de l'affaire de la constitution ; les vieux généraux de l'armée active ne pouvaient avoir que du dédain pour sa politique débonnaire ; enfin, dans le conseil de régence même, il éprouvait de la part de certains membres, une opposition systématique. On ne peut pas se dissimuler que la parade financière de Law lui fut d'un immense secours pour détourner l'animadversion publique.

Personnellement, nul excepté les princes légitimés, ne pouvait avoir une haine bien vigoureuse pour ce prince appartenant au genre neutre, qui n'avait pas un grain de méchanceté dans le cœur, mais dont la bonté était un peu de l'insouciance. On ne déteste bien que les gens qu'on eût pu aimer fortement. Or, Philippe d'Orléans comptait des compagnons de plaisir et n'avait point d'amis.

La banque de Law servit à acheter les princes. Le mot est dur ; mais l'histoire inflexible ne permet point d'en choisir un autre. Une fois les princes achetés, les ducs suivirent ; et les légitimés restèrent dans l'isolement n'ayant d'autre consolation que quelques visites " à la ville," comme on appelait alors Mme de Maintenon déchue.

M. de Toulouse se soumit franchement ; c'était un honnête homme. M. du Maine et sa femme durent chercher un point d'appui à l'étranger.

On dit qu'au temps où parurent les satires du poète Lagrange, intitulées les " Philippiques, " le régent insista tellement auprès du duc de Saint-Simon, alors son familier, que ce duc consentit à lui en faire lecture. On dit que le régent écouta sans sourciller, et même en riant, les passages où le poète, traînant dans la boue sa vie privée et de famille, le montre assis auprès de sa propre fille, à la même table d'orgie (Le poète va beaucoup plus loin que cela.) Mais on dit aussi qu'il s'évanouit à la lecture des vers qui l'accusaient d'avoir empoisonné successivement toute la postérité de Louis XIV. Il avait raison. Ces accusations, lors même qu'elles sont des calomnies, font sur le vulgaire une impression profonde. " Il en reste toujours quelque chose, " a dit Beaumarchais, qui savait à quoi s'en tenir.

L'homme qui a parlé de la régence avec le plus d'impartialité, c'est l'historiographe Duclos dans ses " Mémoires secrets." On voit bien que l'avis de Duclos est celui-ci : La régence du duc d'Orléans n'aurait pas tenu sans la banque de Law.

Le jeune roi Louis XV était adoré. Son éducation était confiée à des mains hostiles au régent. D'ailleurs, dans le public indifférent, il y avait de sourdes inquiétudes sur la probité de ce prince. On craignait d'un instant à l'autre de voir disparaître l'arrière-petit fils de Louis XIV, comme on avait vu disparaître son père et son aïeul. C'était là un admirable prétexte à conspiration. Certes, M. du Maine, M. de Villeroy, le prince de Cellamare, M. de Villars, Alberoni, et le parti breton-espagnol n'intriguaient point pour leur propre intérêt. Fi donc ! Ils travaillaient pour soustraire le jeune roi aux funestes influences qui avaient abrégé la vie de ses parents.

Philippe d'Orléans ne voulut opposer d'abord à ces attaques que son insouciance. Les meilleures fortifications sont de terre molle. Un simple matelas pare mieux la balle qu'un bouclier d'acier. Philippe d'Orléans put dormir tranquille assez longtemps derrière son insouciance.

Quand il fallut se montrer il se montra. Et, comme le troupeau des assaillants qui l'entouraient n'avait ni valeur ni vertu, il n'eut besoin que de se montrer.

A l'époque où se continue notre histoire, Philippe d'Orléans était encore derrière son matelas. Il dormait, et les clabauderies de la foule ne troublaient point son sommeil. Dieu sait pourtant que la foule clabaudait assez haut, tout près de son palais, sous ses fenêtres et jusque dans sa propre maison. Elle avait bien des choses à dire, la foule ; sauf ces infamies qui dépassaient le but, sauf ces accusations d'empoisonnement que l'existence même du jeune roi Louis XV dementait avec énergie, le régent ne prêtait que trop le flanc à la médisance. Sa vie était un éhonté scandale ; sous son règne, la France ressemblait à l'un de ces grands vaisseaux désarmés qui s'en vont à la remorque d'un autre navire. Le remorqueur était l'Angleterre. Enfin, malgré le succès de la banque de Law, tous ceux qui prenaient la peine de pronostiquer la banqueroute prochaine de l'Etat trouvaient auditoire.

S'il y avait cette nuit, dans le jardin du régent, un parti de l'enthousiasme, la cabale mécontente ne manquait pas non plus : mécontents politiques, mécontents financiers, mécontents moraux ou distincts. A cette dernière classe, composée de tous ceux qui

Soin des chevaux

On ne peut attacher trop d'importance à la régularité dans le soin des chevaux. Si on soigne un cheval régulièrement il sera beaucoup plus en état de faire son travail.

Non-seulement il est important que les heures soient les mêmes, mais il doit également en être ainsi de la quantité ; le laisser souffrir de la faim une journée, et le gorger le lendemain est le plus sûr moyen d'amener la maladie et de mettre le cheval hors d'état d'accomplir son travail quotidien. Il faut se rappeler que l'estomac du cheval est petit, et que par conséquent il faut qu'il reçoive souvent de la nourriture.

Tous les cheveaux semblent également peu enclins à manger ce qui est resté longtemps devant eux ; et ainsi si on ne leur donne pas ce qu'ils pourront manger de suite, la mourriture sera plus goûtée et ou empêchera le gaspillage.

Tenez les crèches et les auges bien propres. Quand les chvaux sont soignés, voyez à ce qu'ils soient derangés le moins possible; autrement ils contracteront vite l'habitude d'avaler la nourriture sans la mâcher. Donnez leur de l'eau fraiche en quantité suffisante quand ils sont à l'écurie. Un animal soigné au vieux foin peut semble rrassasié ; mais faites le boire et vous le verrez recommencer à manger. Le matin, il faut douner l'eau aux chevaux avant tout le reste, et ils doivent avoir une heure pour manger avant de commencer le travail.

Quand les chevaux passent la journée en-dehors au travail ou encore au pâturage en été, la ventilation de l'écurie est très facile, mais quand les stalles sont occupées toute la journée et tout la nuit la ventilation et la propreté sont doublement nécessaires.

Ayez le soin d'enlever le fumier au moins une fois par jour. Voyez à ce qu'il y ait suffisament de litière dans la stalle. C'est cependant une erreur de croire que plus il y aura de paille empilée autour d'un cheval mieux il sera. Une quantité modérée et bien étendue est préférable à un amas considérable. Ne laissez pas accumuler les déchets autour de la crèche, car il s'en dégage de l'ammoniaque, et de plus ils favorisent la vermine.

Après avoir rendu le logement du cheval le plus propre possible, vous devez vous occuper de la propreté de l'animal lui-même. N'omettez jamais de brosser et d'étriller votre cheval tous les jours.

Les pieds méritent aussi l'attention. Quand un cheval a passé la journée dehors un jour de pluie, surtout sur une terre pesante, les pieds sont remplis de boue qu'il faut avoir le soin d'enlever.

N'oubliez pas que l'exercice est indispensable aux chevaux qui passent toute la journée à l'étable. Une petite course ramènera une nouvelle vigueur et sera très salutaire à la santé. On ne peut s'attendre qu'un cheval sera capable de trainer une charge de 2,000 lbs quand il a passé la plus grande partie de la semaine à l'écurie. Il y a cependant assez de petites ouvrages sur une ferme pour exempter dans la plupart des cas de sortir les chevaux exclusivement pour leur faire prendre de l'exercice.

VONDA, Sask.

La chambre de commerce est à prélever des fonds pour aider une nouvelle compagnie à établir un moulin à farine ici. D'après toutes les apparences cette compagnie commencera les opérations dès ce printemps.

Mons. N. Smith qui tient une écurie de louage, est à faire construire une allonge à son écurie. Cette amélioration est nécessitée par l'augmentation des affaires de M. Smith.

La semaine dernière M. Geo. F. Stocks, de la "Northern Elevator Co." était à Vonda. Il a fait l'achat d'un emplacment près de la ligne du C. N. R. pour y construire un élévateur. La costruction commencera immédiatement.

Mons. Stocks a fait le tour du nord-ouest et dit que Vonda est certainement un des plus beaux et des plus avantageux sites qui soient le long de la ligne du C. N. R.

Les catholiques de Vonda se sont assemblés afin de décider où ils pourront avoir la messe, en attendant d'avoir une église.

C'est le Rév. P. Bourdel, curé de Howell, Sask., qui desservira, notre paroisse. Le Père Bourdel est un français arrivé au pays depuis une couple d'années. C'est un missionnaire très dévoué, un de ces infatigables que rien n'arrête, qui jouit de l'estime générale.

Mons. Jos. Gagnon, forgeron, est à faire construire une nouvelle boutique. M. Gagnon est très satisfait de l'état de ses affaires. Nous lui souhaitons succès.

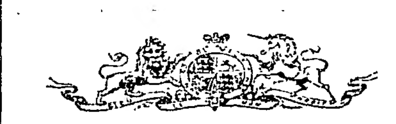
VEGREVILLE

Un Exemple du Progrès de l'Ouest.

Végreville, le nouveau Végreville, situé le long du chemin de fer, Canadian Northern, peut être donné comme un exemple du progrès merveilleux d'Alberta. Là où, il n'y a que cinq mois, n'était qu'un camp de travailleurs, constructeurs de chemin de fer, se trouve maintenant une vraie ville comptant une population d'au-delà de 400 âmes, population qui augmente chaque jour avec une rapidité incoyable.

Il y a déjà quatre magasins de gros, plusieurs de détail, deux banques, plusieurs hôtels, des bureaux de *Real Estate*, trois écuries de louages, deux cours à bois, un marché à viande, etc. A peu près toutes les branches du commerce sont représentées.

Voilà ce qui s'appelle progresser et, pourtant, cela ne peut donner qu'une faibleidée du progrès de l'Ouest, et sur tout d'Alberta, puisque ce progrès est général.



Synopsis des Règlements concernant les Homesteads du Nord-Ouest Canadien.

TOUTE section paire des terres federales dans les provinces du Manitoba, ou du Nord-Ouest, sauf 8 et 26, non reservee, peut etre inscrite par toute personne qui est l'unique chef d'une famille, ou tout homme age de plus de 18 ans, pour l'etendue d'un quart de section de 160 acres, plus ou moins.

L'inscription peut etre faite en personne au bureau local des terres pour le district dans lequel la terre est situee, ou, si le homesteader le desire, il peut, sur demande au ministre de l'Interieur, Ottawa, au Commissaire d'immigration, Winnipeg, ou a l'agent local etre autorise a faire faire l'inscription par quelqu'un pour lui.

Le homesteader, est oblige de remplir les conditions requises d'apres l'un des systemes ci-dessous :

(1) Une residence de six mois au moins et la culture de la terre chaque annee, pendant trois ans.

(2) Si le pere (ou la mere, si le pere est decede) du homesteader reside sur une ferme dans le voisinage de la terre inscrite, la condition de residence sera remplie si la personne demeure avec le pere ou la mere.

(3) Si le colon tient feu et lieu sur la terre possedee par lui dans le voisinage de son homestead la condition de residence sera remplie par le fait de sa residence sur la dite terre.

Un avis de six mois par ecrit devra etre donne au Commissaire des teres federales a Ottawa, de l'intention de demander une patente.

W. W. CORY,

Sous-ministre de l'Interieur.

avaient été jeunes et brillants sous Louis XIV, appartenaient M. le baron de la Hunaudaye et M. le baron de Barbanchois. Ce n'étaient pas de grands débris mais ils se consolaient entre eux, déclarant que de leur temps les dames étaient bien plus belles, les hommes bieu plus spirituels, le ciel plus bleu, le vent moins froid, le vin meilleur, les laquais plus fidèles et les cheminées moins sujettes à fumer.

Ce genre d'opposition, remarquable par son innocence, était connu du temps d'Horace, qui appelle le vieillard "courtisan du passé," "laudator temporis acti."

Mais disons tout de suite qu'on ne parlait pas beaucoup politique parmi cette foule dorée, souriante, pimpante et masquée de velours qui traversait incessamment les cours du palais pour venir donner son coup d'œil aux décorations du jardin, et qui affluait surtout aux abords du rond-point de Diane. On était tout à la fête, et, si le nom de la duchesse du Maine, sortait de quelque jolie bouche, c'était pour la plaindre d'être absente.

Les grandes entrées commençaient à se faire. Le duc de Bourbon était là, donnant la main à la princesse de Conti ; le chancelier d'Aguesseau menait la princesse palatine : lord Stairs, ambassadeur d'Angleterre, se faisait faire la cour par l'abbé Dubois. Un bruit se répandit tout à coup dans les salons, dans les cours, dans les charmilles, un bruit fait pour affoler toutes ces dames un bruit qui fit oublier le retard du régent et l'absence de ce bon M. Law lui-même : le czar était au Palais-Royal ! le czar Pierre de Russie, sous la conduite du maréchal de Tessé, qu'on appelait son cornac, et suivi de trente gardes du corps qui avaient charge de ne le quitter jamais. Emploi difficile. Pierre de Russie avait les mouvements brusques et les fantaisies soudaines. Tessé et ses gardes du corps faisaient parfois de rudes traites pour le joindre quand il échappait à leur respectueuse surveillance.

Il était logé à l'hôtel de Lesdiguières auprès de l'Arsenal. Le régent l'y traitait magnifiquement ; mais la curiosité parisienne, violemment excitée par l'arrivée de ce sauvage souverain, n'avait pu encore s'assouvir, parce que le czar n'aimait point qu'on s'occupât de lui. Quand les passants s'avisaient de s'attrouper aux abords de son hôtel, il envoyait le pauvre Tessé avec ordre de charger. Cet infortuné maréchal eût mieux aimé faire dix campagnes. L'honneur qu'il eut de garder le prince moscovite le vieillit de dix ans.

Pierre le Grand venait à Paris pour compléter son éducation de prince instaurateur et fondateur. Le régent n'avait point désiré cette terrible visite ; mais il fit contre fortune bon cœur, et essaya au moins d'éblouir le czar par la splendeur de son hospitalité. Cela n'était point aisé : le czar ne voulait pas être ébloui. En entrant dans la magnifique chambre à coucher qu'on lui avait préparée à l'hôtel de Lesdiguières, il se fit mettre un lit de camp au milieu de la salle et se coucha dessus. Il allait bien partout, visitant les boutiques et causant familièrement avec les marchands, mais c'était incognito. La curiosité parisienne ne savait où le prendre.

A cause de cela précisément et des choses bizarres qui se racontaient, la curiosité parisienne arrivait aux délire. Les privilégiés qui avaient vu le czar faisaient ainsi son portrait : il était grand, très-bien fait, un peu maigre, le poil d'un brun fauve, le teint brun, très-animé, les yeux grands et vifs, le regard perçant, quelquefois farouche. Au moment où on y pensait le moins, un tic nerveux et convulsif décomposait tout à coup son visage. On attribuait cela au poison que l'écuyer Zoubow lui avait donné dans son enfance. Quand il voulait faire accueil à quelqu'un, sa physionomie devenait gracieuse et charmante. On sait le prix des grâces que font les animaux féroces. La créature qui a le plus de succès à Paris est l'ours du Jardin des Plantes, parce que c'est un monstre de bonne humeur. Pour les Parisiens de ce temps, un czar moscovite était assurément un animal plus étrange, plus fantastique et plus invraisemblable qu'un ours vert ou qu'un singe bleu.

Il mangeait comme un ogre, au dire de Verton, maître d'hôtel du roi, qu'on avait chargé de sa table : mais il n'aimait point les petits pieds. Il faisait par jour quatre repas considérablement copieux. A chaque repas, il buvait deux bouteilles de vin, et une bouteille de liqueur au dessert, sans compter la bière et la limonade entre deux. Cela faisait journellement douze bouteilles de liquide capiteux. Le duc d'Antin partant de la, affirmait que c'était l'homme le plus "capable" de son siècle. Le jour où le duc le traita en son château de Petit-Bourg, Pierre le Grand ne put se lever de table. On l'emporta à bras, il avait trouvé le vin bon. On se demanda ce qu'il fallait de bon vin pour mettre en cet état le robuste Sarmate. Ses mœurs amoureuses étaient encore plus excentriques que ses habitudes de table. Paris en parlait beaucoup ; nous n'en parlerons point.

Dès qu'on sut que le czar était dans le bal, il y eut beaucoup de remue-ménage. Cela n'était point dans le programme. Chacun le voulut voir. Comme personne ne savait dire précisément où il était, on suivait les indications les plus diverses, et les courants de la foule allaient se heurtant à tous les carrefours. Le Palais-Royal n'est pas la forêt de Bondy ; on devait bien finir par le trouver.

Tout ce mouvement inquiétait fort peu nos joueurs de lansquenet, abrités sous la tente à l'indienne. Aucun d'eux n'avait lâché prise. L'or et les billets roulaient toujours sur le tapis. Peyrolles avait fait une banque superbe.

Il tenait la main en ce moment. Chaverny, un peu pâle, riait encore, mais du bout des lèvres.

—Dix mille écus, dit Peyrolles.

—Je tiens, répliqua Chaverny.

—Avec quoi ? demanda Navailles.

—Sur parole.

—On ne joue pas sur parole chez le régent, dit M. Tresmes qui passait.

Et il ajouta d'un ton de dégoût profond :

—C'est un véritable tripot.

—Sur lequel vous n'avez pas votre dîme, monsieur le duc, riposta Chaverny, qui le salua de la main.

Un éclat de rire suivit cette réponse, et M. de Tresmes s'éloigna en haussant les épaules.

Ce duc de Tresmes, gouverneur de Paris avait le dixième sur tous les bénéfices des maisons où l'on donnait à jouer. Il avait la réputation de soutenir lui-même une de ces maisons, rue Bailleul. Ceci n'était point déroger. L'hôtel de Mme la princesse de Carignan était un des plus dangereux tripots de la capitale.

—Dix milles écus, répéta Peyrolles.

—Je tiens, fit une voix mâle parmi les joueurs.

Et une liasse de billets de crédit tomba sur la table.

On n'avait point encore entendu cette voix. Tout le monde se retourna. Personne autour de la table ne connaissait le tenant. C'etait un gaillard bien découplé, haut sur jambes, portant perruque ronde sans poudre et col de toile. Son costume contrastait étrangement avec l'élégance de ses voisins. Il avait un gros pourpoint de bouracan marron, des chausses de drap gris, des bottes de bon gros cuir terne et gras. Un large ceinturon lui serrait la taille et soutenait un sabre de marin. Était-ce l'ombre de Jean Bart? Il lui manquait la pipe. En un tour de cartes, Peyrolles eut gagné les dix mille écus.

—Double ! dit l'étranger.

—Double, répéta Peyrolles, bien que ce fut intervertir les rôles.

Une nouvelle poignée de billets tomba sur la table.

Il y a de ces corsaires qui portent des millions dans leurs poches.

Peyrolles gagna.

—Double ! dit le corsaire d'un ton de mauvaise humeur.

—Double, soit.

Les cartes se firent.

—Palsambleu ! dit Oriol, voilà quarante mille écus lestement perdus.

Double ! disait cependant l'habit de bouracan marron.

—Vous êtes donc bien riche, monsieur ? demanda Peyrolles.

L'homme au sabre ne le regarda pas seulement. Les cent vingt mille livres étaient sur la table.

—Gagné, Peyrolles ! cria le cœur des assistants.

—Double !

—Bravo ! dit Chaverny, voilà un beau joueur.

L'habit de bouracan écarta de deux vigoureux coups de coude les jouers qui le séparaient de Peyrolles, et vint se placer debout auprès de lui. Peyrolles lui gagna ses deux cent quarante mille livres, puis le demi-million.

---Assez, dit l'homme au sabre.

Puis il ajouta froidement :

---Donnez-moi de la place, messieurs.

En même temps, il dégaina son sabre d'une main, tandis que de l'autre il saisissait l'oreille de Peyrolles.

---Que faites-vous ? que faites-vous ? s'écria-t-on de toutes parts.

---Ne le voyez-vous pas ? répondit l'habit de bouracan sans s'émouvoir. Cet homme est un coquin.

Peyrolles essayait de tirer son épée. Il était plus pâle qu'un cadavre.

---Voilà de ces scènes, monsieur le baron, dit le vieux Barbanchois ; nous en sommes là.

---Que voulez-vous, monsieur le baron, répliqua la Hunaudaye, c est la nouvelle mode.

Ils prirent tous deux un air de lugubre résignation.

Cependant l'homme au sabre n'était pas un manchot. Il savait se servir de son arme. Un molinet rapide, exécuté selon l'art, fit reculer les joueurs. Un fendant secret bien appliqué brisa en deux l'epée que Peyrolles était parvenu à dégainer.

---Si tu bouges, dit l'homme au sabre je ne reponds pas de toi ; si tu ne bouges pas, je ne te couperai que les deux oreilles.

Peyrolles poussait des cris étouffés. Il proposait de rendre l'argent. Que faut-il de temps à la foule pour s'amuser ? Une cohue compacte se pressait déjà aux alentours. L'homme au sabre, prenant son arme à moitié comme un rasoir, s'apprêtait à commencer froidement l'opéraiion chirurgicale qu'il avait annoncée, lorspu'un grand tumulte se fit à l'entrée de la tente indienne.

(A continuer)

NOTES LOCALES

MM. Manuel & Corriveau viennent de donner une nouvelle commande pour un char d'automobiles.

Ceci est la troisième commande que font ces messieurs depuis qu'ils ont ouvert leur "Automobile Emporium" il y a quelques mois. Va sans dire que les affaires vont bien.

Considérant la population, Edmonton a maintenant plus d'automobiles que tout autre ville d'Amérique.

Demain soir, vendredi, les libéraux d'Edmonton banqueteront les membres de l'assemblée législative au Queen's Hotel. On peut se procurer des billets de M. P. E. Lessard.

Une compagnie est à se former pour la construction et l'exploitation d'un nouveau théâtre à Edmonton. M. C. V. Semerud en est le promoteur. Cette compagnie aura un capital de $80,000.

Le théâtre serait situé au coin des avenues Rice et Fraser.

On parle d'une nouvelle ligne de chemin de fer pour Edmonton. Ce chemin partirait de Victoria, dans l'île de Vancouver, passerait par Seymour Narrows, Butte Inlet, Nechoca, Tête Jaune, Cache et se rendrait à Edmonton. Il raccorderait ensuite avec le chemin de fer de la Baie d'Hudson et deviendrait le chemin le plus court d'un océan à l'autre.

On parle beaucoup, ces jours-ci, d'une réunion que le conseil de ville aurait eu à huit-clos, vendredi dernier, et où on aurait décidé de porter à $2,300 le salaire du trésorier, à $2,000 celui du commissaire des travaux publics et d'engager un nouvel ingénieur pour la cité avec un salaire de $3,000.

Il a été impossible d'obtenir des renseignements précis au sujet de cette réunion, vu que le secrétaire du conseil refuse de donner aucune explication.

La ville est, depuis quelques jours, remplie d'étrangers. C'est là saison d'immigration qui commence. Tous les pensions et hôtels sont remplis : il est impossible d'y trouver place après quatre ou cinq heures de l'après-midi.

Le seul train du C. P. R., qui est arrivé dimanche après-midi, a débarqué mille immigrants, impatients de se faire un chez soi dans les fertiles contrées du *Sunny* Alberta.

Tous ces nouveaux arrivés sont, pour la plupart, des Canadiens venant des provinces de Québec et d'Ontario, particulièrement de cette dernière.

Lundi matin, le bureau des terres était ni plus ni moins qu'assiégé par tous ces immigrants, en quête d'informations.

Le *Evening Journal* a lancé l'idée de prélever un fonds de secours pour les affamés du Japon. Déjà de nombreuses souscriptions ont été reçues par le secrétaire de la Chambre de Commerce, M. F. Y. Fisher, à qui on doit adresser les dons.

La cause de la famine au Japon est l'insuccès de la dernière récolte de riz. Au-delà d'un million de Japonais sont maintenant dans la plus profonde misère et plusieurs périssent chaque jour.

Les plus petites offrandes peuvent être envoyées pour le fonds de secours, car, au Japon, avec $1.00 on obtient plus de nourriture qu'ici avec $10.

La question du bureau de poste recevra bientôt une solution. On construira de suite une bâtisse, sur la rue MacDougall, qui servira en attendant que le nouvel hôtel des poste soit construit.

On a fait plusieurs remaniements dans le personnel déjà, et tout fait espérer que nous aurons d'ici à quelques temps un service plus convenable.

Nous attirons l'attention de nos lecteurs sur l'annonce que nous publions dans une autre colonne, relativement à la grande vente à sacrifice au magasin de Larue & Picard.

MM. Léger Lambert et Isaïe Gagnon, d'Athabasca Landing, sont à Edmonton.

W. Gariépy, le Rév. Père Grandin, P. R. A. Bélanger, J. Lessard et P. Lamoureux sont revenus, au commencement de la semaine, du Lac-la-Biche.

Le Rév. Père Lacombe était à la mission ces jours derniers.

E. Chevigny, de St. Albert, est entré au service de Cie Massey-Harris ici.

Frank O'Dwyer, propriétaine de la tabagie *The Senate*, qui a subi une opération pour l'appendicite il y a quelque temps, est maintenant en pleine convalescence.

L'arpenteur Lemoine est parti pour Ottawa dimanche soir.

La librairie Douglass est à déménager dans le nouveau bloc Norwood.

P. R. A. Bélanger, D.L.S., est retourné à Ottawa

J. L. Coté, arpenteur, part aujourd'hui pour une longue expédition dans le nord.

McIntosh & Chauvin ont ouvert un bureau de *Real Estate* dans le bloc Norwood.

Les amateurs de théâtre auront de quoi se régaler la semaine prochaine, alors que la troupe d'opéra *Juvenile Bostonian* donnera des représentations à la Salle Robertson.

Cette troupe est composée d'une trentaine d'enfants qui sont tous de petits artistes, venant de San Francisco, Salt Lake, Denver, Seattle et Portland.

Samedi après-midi il y aura une matinée spéciale pour les enfants d'école et les dames.

Les plans de la salle sont à la pharmacie Archibald.

Ceux qui achètent du terrain ou veulent en acheter feraient bien de voir F. G. Haldane & Co.

Mardi soir le feu s'est déclaré dans un des magasins de la Edmonton Furniture Co. situé en arrière de la Banque Impériale. Quoique les pompiers soient vite parvenus à contrôler l'incendie, les dommages sont considérables.

MGR. GRANIDN.

Translation des Restes.

La semaine dernière eut lieu à St. Albert la translation des restes de Mgr Grandin, de l'ancienne chapelle où ils reposaient depuis quatre ans, au nouveau tombeau, situé en arrière de l'autel, dans la cathédrale.

On a été très étonné, et c'est un fait extraordinaire, de constater, lorsqu'on a ouvert le cercueil, que le corps de Mgr Grandin est parfaitement conservé. Les vêtements sont encore tels qu'ils étaient lors de l'inhumation. Cette affaire fait maintenant le sujet de bien des conversations.

Un grand nombre de religieux et de fidèles s'étaient rendus pour assister à cette cérémonie de la translation des restes.

Le Rév. Père Lacombe, qui a été pendant longtemps le compagnon de mission de Mgr Grandin, a rappelé aux fidèles, d'une manière touchante, les vertus et le dévouement du regretté évêque. Le Rév. Père a été très éloquent et les fidèles, chez qui le souvenir de Mgr. Graudin est encore si vivace, furent très émus par ses paroles.

FEMINA

L'exposition de chapeaux parisiens au nouveau salon de modes "Femina" sera ouverte mercredi, le 4 avril.

Seront exposés là tous les différents et derniers modèles de la mode parisienne.

"Femina" sera, sans contredit, le plus chic salon de modes de la ville et plusieurs dames attendent avec impatience l'ouverture de l'exposition.

"Femina" importe toutes ses marchandises directement des meilleures maisons de Paris.

Le nouveau salon de modes est situé au deuxième étage du bloc Deggendorfer, avenue Jasper,

MARCHE D'EDMONTON.

Beurre extra..........	22½c., la lb.
Beurre en Tinettes...	15c., à 20c.
Œufs..............	20c. frais.
Charbon............	$3.50 à $4.00
Paille............	$3.à $4. la char.
Foin de Prairie......	$6. à $12 "
Mil..............	$10. à $16. "
Avoine............	20, 22 et 25c.
Bœuf..............	2c. à 2½c. "
Volailles, — Canards,	10c.
Poulets de printemps,	10c.
Oie..............	10c.
Dindes............	12½c. à 14c.
Orge..............	25 à 35c. le m.
Blé..............	63c.
Porc..............	4c. à 5c
Mouton............	5c.
Patates............	40c. à 50c.